

Le 11 décembre 1715

Je m'appelle Anne Cormac et ce cahier m'appartient. Il m'a été offert par Mr Laurence, le précepteur. Parfois il m'ennuie car il parle trop, mais aujourd'hui il m'a donné ce carnet et m'a dit « Anne, il ne suffit pas d'écouter et d'apprendre, il faut aussi pratiquer. C'est pour cela qu'il faut lire et écrire le plus souvent possible. Prends donc ce cahier et écris tout ce qui te passera par la tête. Je ne le lirai pas, il est pour toi. Mais écris. » J'ai trouvé l'idée amusante mais sans plus.

Alors me voilà en train d'écrire ces mots pour lui faire plaisir. Ecrire chaque jour cela me semble trop. Et puis je n'ai pas autant de choses que ça à raconter ! A tout juste quatorze ans, ma vie n'est pas encore l'aventure dont je rêve : Père veut que je voie Mr Laurence chaque jour et il a aussi demandé à ce que je commence la broderie. Pour être une vraie femme, il m'a dit. Bizarrement, je n'en ai pas l'envie. J'ai grandi avec mon père, je l'ai vu jouer avec les chiffres (c'est son métier) et non avec des corsets, et les seules femmes que je vois sont les quelques domestiques qui sont venues travailler pour nous. Difficile donc d'imaginer ce qu'est une véritable femme. En plus, Père ne me laisse jamais sortir plus loin que le jardin. Je vais quelques fois avec Betty, une domestique, au marché mais les femmes que je croise là-bas sont loin d'être des *ladies*. Je me souviens des cheveux sales et emmêlés des poissonnières qui vidaient leur marchandise, les mains baignant dans le sang, et de leurs vêtements tachés. Autant dire que je n'ai aucune idée de ce que Père attend réellement de moi en tant que véritable femme de la haute société ! Ah si seulement j'avais une mère ! Elle aurait sans doute su me conseiller, me guider. Mais je ne sais même pas qui c'est ou encore où elle est. Je n'ose pas demander à Père.

Voilà que Mr Laurence m'avait donné ce carnet où je comptais écrire des récits, car Père dit toujours que j'ai beaucoup d'énergie et d'imagination que je ferais mieux d'utiliser pour inventer des histoires que pour faire des bêtises, et je me retrouve à y raconter ma vie. Mais l'idée me plaît.

Je continuerai à écrire demain, j'entends Père qui m'appelle.

Le 12 décembre 1715

Hier soir j'ai eu une discussion avec Père. C'était pour me parler de la broderie et me dire que je commencerai à l'apprendre dès la semaine prochaine. Contrairement aux études avec Mr Laurence, l'enseignement de la broderie se fera en groupe. Père m'a dit que cela me ferait du bien de voir d'autres filles de mon âge, moi qui n'ai ni amie ni sœur. Pour le peu de contact que j'aie pu avoir avec d'autres filles, cela ne m'intéresse pas. Je me souviens d'un soir où Père avait invité un autre homme de son métier ainsi que sa femme et sa fille. Celle-ci était venue avec sa plus jolie robe décorée de noeuds, qui pour moi était d'un vilain rose, et avait relevé ses cheveux en un chignon parfait. Elle s'exprimait bien et a même gloussé lorsque Père l'a saluée d'un baisemain, sans doute pour la flatter. Puis lors du repas, elle n'a parlé que de ses connaissances en langues, comme en français par exemple où elle récitait à voix haute des poésies idiotes. Je n'aimais ni sa robe ni ses manières. Etait-ce ceci, le comportement d'une vraie jeune fille de quatorze ans ?

Lorsque tous furent partis, Père est venu vers moi et m'a dit « Qu'elle était bien habillée et bien élevée la jeune Susan ! » Cela voulait donc dire que oui, Susan était une vraie jeune fille de quatorze ans.

Maintenant, ses paroles me semblent être des reproches. C'est vrai que je ne suis pas comme elle. Je ne m'étais pas vêtue d'une toilette rose à nœuds, mais d'une simple robe verte. Je

n'avais pas non plus pris la peine de me coiffer. J'avais simplement laissé mes cheveux roux détachés. Je n'avais pas besoin de plus, car je déteste ces robes trop étroites qui empêchent de respirer, et perdre mon temps à dompter mes cheveux me paraît inutile.

Sauf que, pour en revenir au sujet principal (si Mr Laurence savait que j'écrivais autant, il serait bien fier) choisir la plus belle robe, prendre ou perdre son temps à se coiffer et parler de poésie sont précisément les activités auxquelles s'adonnent toutes les jeunes filles de mon âge, et encore plus celles que je trouverai au cours de broderie. Ceci explique que je n'aie pas très envie de m'y rendre...

Mais je veux faire plaisir à Père et m'opposer à lui serait une mauvaise idée. J'irai donc rejoindre ces futures dames. Mais, en attendant, je compte bien profiter de mes derniers jours de liberté avant de devenir une vraie femme !

Le 4 janvier 1716

Aujourd'hui j'ai fait ce que Père pourrait qualifier de « bêtise digne d'Anne Cormac » si seulement il avait été au courant de mes actes. Et je vais raconter mon aventure car il serait trop bête d'en oublier une seule seconde !

Père était parti en ville pour régler une affaire et les domestiques étaient occupées à préparer la maison et à cuisiner pour la venue d'amis le soir-même. J'étais donc seule et sans aucune surveillance. Jusque là, j'avais pour simple occupation de lire un livre dans le jardin, pieds nus. Mais mon livre s'est vite révélé aussi captivant que la discussion de Susan, et mon attention s'en est rapidement détachée. Alors je me suis intéressée aux alentours et j'ai regardé les champs. C'étaient ceux que possédait Père, des champs de canne à sucre, dans lesquels travaillaient principalement des noirs et des Indiens. Je les observais parfois, les voyant transpirer et cuire sous le soleil brûlant.

Cependant, jamais je ne m'étais aventurée dans les champs et cet après-midi là, l'absence de tout adulte me laissait enfin l'occasion de les découvrir. Lentement, j'ai posé mon livre sur la table et je me suis faufilée jusqu'au petit portail qui donnait sur les plantations. Un rapide coup d'œil m'a permis de m'assurer que personne ne m'avait vue et d'un saut, je l'ai enjambé. Il faut me croire, à peine le pied (toujours nu) posé au sol, j'ai ressenti une émotion plus que troublante : un mélange étrange entre la peur de désobéir et le bonheur de découvrir, qui faisait battre mon cœur et trembler tout mon corps. La liberté ! Dispensée de toute autorité, livrée à moi-même, je pouvais aller où bon me semblait ! Même si j'aime Père de tout mon cœur, je dois avouer que de ne pas entendre sa voix m'interdisant d'avancer était un sentiment tout à fait exaltant.

Je me suis donc aventurée dans les champs, marchant au hasard et suivant mon instinct. Celui-ci s'est révélé être un excellent guide, car je me suis bien vite retrouvée au bord d'une petite falaise, face à l'océan, sans avoir croisé personne. C'est difficile d'écrire maintenant ce que j'ai ressenti à ce moment précis, car c'était tellement fort et éphémère que je crains ne pas être totalement juste. Mais j'étais là, le vent marin fouettant mon visage et l'odeur de l'eau salée emplissant mes narines. Les champs étaient derrière moi, m'offrant un espace ouvert face à l'immensité de l'océan. J'entendais les vagues s'écraser dans un fracas mélodieux sur les rochers et les goélands crier joyeusement. Jamais je ne m'étais sentie aussi seule et aussi heureuse à la fois. Je flottais comme dans un rêve. Loin, Susan et sa robe rose ! Loin, les enseignements ennuyeux de Mr Laurence ! Les ordres de Père ou de Betty ! J'étais maîtresse de moi-même. Et j'espère retrouver ce sentiment un jour.

En plissant les yeux, je pouvais apercevoir le port en contrebas. Jamais je n'y avais été et Père ne cessait de me répéter que c'était un lieu dangereux. Pourtant, d'ici l'endroit semblait plein

de vie et accueillant. De grands bateaux étaient amarrés, des hommes courraient des ponts aux docks en transportant de grosses caisses et quelques fois, si le sens du vent le voulait bien, je percevais quelques sons. Des éclats de rire et des discussions animées qui faisaient de ce port si déconseillé un lieu attirant.

Je me serais volontiers assise là pour contempler l'océan et le port, mais je ne pouvais pas risquer de rester plus longtemps, sinon quelqu'un allait finir par découvrir mon absence. Je me suis remise en route vers la maison, accompagnée par le bruit de l'océan toujours en écho dans mon esprit. Comme à l'aller, je n'ai croisé personne dans la plantation.

Avec autant de facilité que la première fois, j'ai escaladé le portail de bois et je me suis glissée silencieusement dans le jardin. J'allais, presque rampant dans l'herbe, reprendre mon livre et faire semblant de m'y intéresser quand une main m'a attrapée douloureusement par le bras. « Alors on va se balader ? » M'a demandé Zilpha, la gouvernante, d'une voix méchante. J'ai essayé de me débattre mais elle ne faisait que resserrer ses doigts autour de ma peau. « Non, mais une page de mon livre s'était envolée et je voulais la récupérer... » Ai-je dit pour tenter de me justifier. Mais rien n'y fit, Zilpha n'était pas dupe. Contrairement à Betty, je n'avais jamais aimé Zilpha. Car comme je viens de l'écrire, justement, elle n'était pas naïve. C'était une vieille femme hargneuse qui passait son temps à épier les autres, maugréant dans son coin des reproches à tout-va. Elle voyait tout. Tout. Et elle avait ce talent vicieux de coincer n'importe qui commettait un acte réprimandable.

Odieuse et maligne, deux adjectifs qui faisaient de cette femme un être détestable. Père la gardait car il disait qu'elle avait plusieurs enfants et petits-enfants à nourrir.

Elle me serrait le bras de manière inadmissible, d'autant plus qu'elle était une domestique et moi une femme de la maison. Elle m'a tirée avec force jusqu'au pied d'un grand arbre ombrageant le jardin. Sans me lâcher, elle s'est baissée et a attrapé une branche. Puis... Oh, je souffre encore rien qu'en l'écrivant mais il faut que je continue de raconter ce moment car il va clore mon récit... Zilpha s'est donc emparée de ce bâton et a commencé à me corriger. Je le jure ! Elle abattait avec rage cette branche sur moi en me répétant qu'elle ne m'y reprendrait plus et que si elle me surprenait encore à sortir du jardin, elle avertirait Père qui m'enverrait sûrement dans un pensionnat ! J'en tremble encore. Comment a-t-elle osé ? Je viens de poser ma plume pour regarder mon dos dans le grand miroir de ma chambre et il est toujours marqué de taches bleues. Je ne peux pas aller la dénoncer à Père car il serait alors au courant de ma petite escapade. Je suis perdue et j'ai peur. J'ai peur de Zilpha... Je vais essayer d'aller dormir. Il faut que je repense au moment au bord de la falaise et au port pour oublier le regard fou de Zilpha brandissant sa maudite branche.

Le 5 janvier 1716

Je n'ai pas très bien dormi car mon dos me faisait mal et j'avais trop chaud. Je me suis levée quand le soleil semblait être assez haut. D'abord je suis restée dans mon lit à la recherche du moindre bruit venant du couloir. Si Zilpha m'attendait ? Mais personne ne semblait être là. J'ai même été coller mon oreille contre la porte pour vérifier qu'aucune respiration ne se faisait entendre. Mais rien. Alors je suis descendue à la cuisine, j'ai pris quelques fruits et je me suis assise à la grande table de la salle à manger. C'est de là que j'écris.

Même si l'envie de repartir à la découverte des champs me hante jusqu'à me faire frissonner, j'ai trop peur de me faire attraper. Si Zilpha m'avait frappée pour ma première escapade, dieu seul sait ce qu'elle serait capable de faire si elle me voyait à nouveau ! Et Père alors ! Alors soit je me promets de ne plus me balader dans les plantations, soit j'attends un moment où Zilpha n'est pas là...

J'entends Père qui rentre de la ville accompagné de son cocher et il serait malpoli de ma part de ne pas l'accueillir, j'écrirai plus tard.

Ça alors, j'ai appris de ces choses ! J'en suis encore toute excitée. Alors que Père était monté dans son bureau pour chercher quelques feuilles, j'ai parlé avec le cocher, Willy, un homme noir qui travaillait avant dans les champs. Je lui ai d'abord demandé comment cela s'était passé en ville. Il m'a répondu que finalement, les affaires de Père (M'sieur Cormac comme il disait) les avaient menés au port. J'ai été curieuse et je lui ai ensuite demandé à quoi ressemblait cet endroit dont Père me parlait tout le temps en m'ordonnant de ne jamais y aller. Et alors là ! Il paraît qu'il y avait aujourd'hui une grande animation car un navire corsaire y avait accosté ! J'ai quelques fois entendu Père me parler des corsaires. Ce sont des sortes de pirates qui naviguent sous le sceau de la couronne. Mais pour en revenir au récit du cocher, celui-ci me raconta la chose suivante (et je me plais à écrire son récit avec le même ton de voix qu'il a utilisé) : « Il y avait p't'être bien une centaine d'hommes à attendre que l'capitaine y pose le pied à terre. Et j'vous raconte pas, ma p'tite Anne, lorsqu'il a effectivement posé sa botte sur le sol de Charleston, ç'a été d'la folie. Tout le monde criait, y'a même eu des chants d'marins qui s'élevaient dans les airs. Et puis l'Capitaine vous auriez dû l'voir. Un grand gaillard bien musclé, avec des cheveux longs et une barbe folle. Et puis toutes ces caisses que ces matelots traînaient derrière lui ! Il devait en avoir de l'or, l'corsaire. Oh et puis fallait les voir les femmes quand il est arrivé ! Elles lui ont sauté d'ssus ! Sûrement des filles de joie que les caisses pleines de butin avaient appelées... » Mais je ne pus entendre plus car c'est à ce moment que Père entra. Il avait intercepté notre conversation et gronda gentiment Willy en lui disant que ce n'étaient pas des histoires à raconter à des jeunes filles. Sauf que cela m'était égal. Je ne suis pas une jeune fille comme les autres. Je n'aime pas les belles robes ni les danses ennuyantes de salon : je ne veux plus qu'une chose, maintenant, c'est aller visiter le port.

Il faut que je pose ma plume, Mr Laurence vient d'arriver.

J'ai repensé toute l'après-midi à ce que m'a raconté Willy. J'aurais beaucoup voulu voir l'arrivée de ce capitaine, faire partie de la foule. Je me demande ce que cela fait d'être corsaire. Naviguer en mer, se laisser porter par le courant. Le capitaine d'un navire ressent-il la même liberté que moi lorsque je me suis aventurée dans les champs ? Est-ce le même sentiment de puissance lorsqu'on est à la barre d'un bateau ?

Le 28 février 1716

C'est fait, j'ai osé poser la question à Père. Je lui ai demandé qui était ma mère et pourquoi est-ce qu'elle ne vivait pas avec nous. C'est étonnant tout ce temps où je n'ai pas eu le courage de le lui demander, parce que toutes ces années de silence ont été brisées en quelques instants. J'avais tellement peur ! Peur que Père me gronde et me dise que ce ne sont pas des histoires qui me concernent. Mais je l'ai fait. Et la réponse est triste. Je pense que j'ai besoin de l'écrire :

Père m'a raconté que je ne suis pas née ici, à Charleston en Caroline du Sud, mais en Irlande. De l'autre côté de l'océan ! Cela veut donc dire que j'ai déjà navigué et mis le pied dans le port... Mais là n'est pas le sujet et je m'égarer. Je suis donc née en Irlande mais une fois que j'eus poussé mon premier cri, Mère laissa échapper son dernier souffle et elle mourut après m'avoir donné la vie. Bien que je ne l'aie jamais connue, cela m'a quand même fait de la peine. Ainsi, je n'aurais jamais de mère. Jamais je ne pourrais me laisser bercer par le son de sa voix, jamais elle ne pourra me guider et m'éclairer dans mes décisions... Mais qu'en sais-

je, finalement ? Peut-être qu'elle n'aurait pas été calme mais plutôt grondante et tempétueuse !

Et comme je n'en savais rien, et que ces aveux m'avaient mise en confiance, j'ai demandé à Père de me la décrire. Il m'a dit « Gentille. Et belle, Anne. Belle comme toi. Rousse aux yeux verts. Oui, comme le diable, mais alors le diable le plus charmant de la terre irlandaise ! » Il racontait tout cela avec le sourire mais j'ai bien vu les larmes qui menaçaient de s'échapper de ses yeux... Cela m'a serré le cœur de voir Père dans un tel état, lui qui ne pleure jamais. Devant ces larmes, j'ai préféré arrêter de l'embêter avec mes questions et je suis montée dans ma chambre d'où j'écris ces quelques mots.

Père m'a dit que Willy venait bientôt le chercher. Il faut absolument que je sois là car j'ai encore plein de questions à lui poser sur le port et le Corsaire, tant ces deux sujets me passionnent ! Je suis toute excitée à l'idée d'en savoir plus. Oh, je crois qu'il arrive, il faut que je descende.

J'en étais sûre, ce Willy est une très bonne source d'informations. Aujourd'hui je lui ai demandé de me décrire le Corsaire et il l'a volontiers fait. Je le suspecte d'avoir ajouté quelques détails pour rendre son récit plus intéressant mais ma curiosité s'en est trouvée satisfaite. Selon lui, le Corsaire était un grand homme avec des cheveux bruns, emmêlés, et une barbe qui lui mangeait tous le bas de son visage. Il portait, en tout cas le jour de son arrivée, une large chemise blanche et un gilet bleu qui lui arrivait à mi-cuisse, ainsi qu'une culotte noire descendant jusqu'au-dessus du genoux. Il m'a également dit que le Corsaire avait belle allure et que son courage et sa force pouvaient sans aucun doute se mesurer au nombre de bagues en or décorées de diamants qu'il portait aux doigts. Et puis sa fortune se lisait aussi dans les tissages argentés qui s'entremêlaient sur son gilet, et également grâce à la bourse, bien remplie, qui laissait échapper un son métallique à chacun de ses pas. « Un beau corsaire habillé aussi noblement que votre père. » dit-il pour conclure.

Mais j'étais surprise. « Alors comme ça, un corsaire n'est pas vêtu d'une simple chemise et d'un pantalon de toile ? Je l'imaginais plus sauvage que coquet, je dois dire que je suis assez déçue. » Lui ai-je avoué. Willy a ri ; j'aime beaucoup son rire qui est chaud et heureux ; et m'a expliqué que c'était là la tenue de ville du corsaire, et que sur un navire celui-ci mettait des vêtements plus simples comme les fameuses chemises et culottes en toile.

Ma curiosité se fait de plus en plus grande... Maintenant que je sais à quoi ressemble le port et le Corsaire, je ne rêve plus que de les voir en vrai. Car c'est bien beau de s'imaginer les choses, mais la réalité est souvent tout autre. Je me le promets : un jour j'irai au port.

Le 21 avril 1716

Je ne sais pas par où commencer, mais je sais que j'ai fait quelque chose de mal. D'un côté j'ai honte de moi et de l'autre j'ai encore peur. Si j'écris aujourd'hui c'est parce que Père me l'a demandé. Il a dit que cela m'aiderait à ne pas oublier l'acte horrible que j'ai commis. J'ai préféré lui obéir car il m'a appelée la « honte de la famille Cormac » et je ne veux pas le fâcher plus que ça.

Mais je vais commencer le récit par le début :

Aujourd'hui Zilpha est partie au marché avec Betty, car Betty avait besoin d'aide pour porter tous les paniers. Moi je suis simplement montée dans ma chambre car je voulais continuer un livre que m'a offert Mr Laurence. Bien sûr je suis une enfant distraite et j'avais oublié où je l'avais posé. J'ai donc commencé à le chercher, soulevant les couvertures de mon lit ou

regardant sous les meubles. Mais rien. A tout hasard, j'ai ouvert le plus grand tiroir de ma commode et j'y ai découvert, non pas mon livre, mais les vêtements de Père. Une domestique avait dû se tromper de chambre après les avoir nettoyés. J'allais les prendre pour les poser chez Père lorsque j'ai remarqué qu'il y avait parmi ses affaires une de ses chemises. J'ai tout de suite pensé au Corsaire. Alors j'ai été prise de folie et j'ai enlevé ma robe pour passer le vêtement. Il était un peu grand mais cela m'importait peu. Puis, en fouillant dans le reste de ses affaires perdues; mais qu'est-ce qu'il m'a pris, je me le demande ; j'ai trouvé une culotte bleue que j'ai rapidement enfilée. Tout était trop large pour moi, aussi ai-je pris la taie de mon oreiller pour m'en faire une ceinture. Je me suis regardée dans la glace et si l'on oubliait mon air un peu gauche, mes vêtements masculins me rapprochaient encore un peu plus du Corsaire et du port.

J'aurais pu m'arrêter là, me dévêtir et repartir à la recherche de mon livre. Mais je n'en fis rien et continuai ma bêtise...

Je suis descendue silencieusement par l'escalier pour me rendre à la cuisine où je pouvais sortir par la porte de derrière, menant au jardin. Une chance pour moi, aucune domestique n'y était. J'allais passer la porte quand je regardai vers la table. Un petit couteau y était posé et même si cela faisait une arme bien médiocre, je suis revenue sur mes pas et je l'ai volé : je l'ai mis entre la ceinture et la chemise, comme un véritable sabre. Toute fière, je me suis dit que j'étais fin prête pour me lancer à l'abordage de navires et c'est donc avec une âme de corsaire que je me suis glissée dans le jardin. Je me suis arrêtée et j'ai observé les lieux. Quel endroit de ce jardin ferait un parfait bateau ? Tout d'un coup, je sus. Je m'avançai lentement jusqu'à l'arbre et je commençai à l'escalader. Ce n'était pas la première fois, donc je n'eus pas trop de peine pour grimper. Mes mains trouvaient naturellement les branches et une force que je ne me connaissais pas m'aidait à me hisser plus haut. Peut-être la force du corsaire ?

Je suis arrivée au sommet en un rien de temps. Je voyais les champs s'étendre devant moi, ils me paraissaient ridiculement petits. Du haut de cet arbre, j'avais l'impression que la côte entière m'appartenait. Je pouvais aussi voir le port et cela ne fit que croître mon âme d'aventurière. Très vite, je m'imaginai être sur le mât d'un navire, armée de mon sabre et voyant au loin un bateau ennemi. Dans l'action, je me surpris même à crier « A l'abordage ! » et je fis semblant de donner des coups d'épée à des adversaires invisibles. Devant moi il n'y avait plus de branches mais les planches solides d'un pont. Même si je ne savais pas me battre, tous les coups semblaient être parfaitement calculés et atteignaient à chaque fois leur cible. J'imaginai même le Corsaire, combattant à mes côtés et riant en embrochant de pauvres âmes. Je m'amusais comme une petite folle, croyant presque à mes rêveries. Et il fallut que tout ça ait une fin...!

Alors que je faisais semblant d'observer l'océan à l'aide d'une longue vue imaginaire, j'entendis des bruits. Je scrutai les environs, toujours dans mon rôle de corsaire, quand je reconnu Betty et Zilpha qui revenaient du marché. Il faut me croire, je n'ai jamais descendu de cet arbre aussi vite ! J'ai presque sauté depuis le haut tant j'avais peur de me faire voir. Je me suis mise à courir à travers le jardin, vers la porte de la cuisine. Je tendais toujours l'oreille et le bruit de leurs pas ne faisait que de se rapprocher...

J'ai bondi entre les tables pour rejoindre le corridor. J'étais presque en haut de l'escalier quand je me suis souvenue du petit couteau que j'avais volé. Zilpha allait le voir, c'était obligé ! Et si elle s'en rendait compte, elle allait venir me gronder et Père serait sûrement au courant de mon vol. Il fallait que j'aie le reposer.

Je suis descendue calmement par l'escalier en faisant le moins de bruit possible. Mais bien vite j'ai entendu Betty qui parlait derrière la porte d'entrée, celle qui donne sur le corridor principal. Alors j'ai abandonné toute discrétion et j'ai couru jusqu'à la cuisine. Ouf, personne ne m'avait vue ! Je reposai lentement le couteau sur la table lorsqu'une main écrasa la mienne. Comme j'ai hurlé à ce moment là ! Et l'auteur de cet acte abominable n'était autre

que Zilpha, toujours là à épier dans le noir. « On vole des choses maintenant qu'on ne peut plus se balader ? » Je ne répondis pas et regardai le sol. J'avais honte. « Et on ne répond pas, en plus ? Cette fois-ci je vais devoir parler à votre père, ma petite Anne. J'espère qu'il saura vous punir comme vous le méritez. Et vous savez ce que méritent les voleuses ? Qu'on leur coupe les mains ! » Et elle se mit à rire. J'avais si peur ! Jamais elle n'avait été aussi affreuse. « Mais je ne vais pas te couper les mains, non. Mais tu vas les poser sur le bord de la table. » Je tremblais trop pour lui désobéir. Zilpha s'empara alors d'une cuillère en bois et, sans prévenir, commença à taper sur le bout de mes doigts. Il faut me croire, même les coups de branche me faisaient moins mal. Je pleurais et je lui disais d'arrêter. Mais elle ne faisait que rire et répétait qu'aux voleuses, on leur coupait les mains.

Alors je ne sais pas ce qu'il m'a pris, mais j'ai sauté sur le couteau et je l'ai agité devant moi, comme je l'avais fait avant face à mes ennemis imaginaires. Mais je me sentais si petite face à cet ennemi-là ! Je lui ai dit de ne plus me toucher. J'avais mille frissons mais une force incroyable me faisait tenir bon. Zilpha n'a pas répondu et m'a seulement giflée de sa monstrueuse main. Clac. Alors j'ai fermé les yeux et j'ai allongé le bras. Oh pourquoi ai-je fait ça ? Quelle folie m'a prise ? J'ai touché Zilpha. En dessous de son sein droit. Elle a hurlé et a commencé à me frapper de plus belle. Je n'osai plus bouger, tant j'avais peur.

C'est Betty qui est venue nous séparer. Elle avait entendu Zilpha hurler et venait voir ce qu'il se passait. Selon ce qu'elle raconta à Père plus tard, elle était entrée et nous avait trouvées là, moi ne bougeant plus et vêtue des habits de Père, et Zilpha me frappant d'une main et pressant sa blessure ensanglantée de l'autre.

La gifle que m'a mise Père, je l'ai acceptée. Je ne me souviens plus de tout ce qu'il a dit, mais seulement qu'il hurlait. Oh, quoique si je fais un effort je suis sûre de pouvoir m'en rappeler. Mais je ne sais pas si j'en ai envie. Simplement que Zilpha n'allait plus travailler pour nous. Bon débarras. Et, aussi, que dorénavant et n'ayant plus de gouvernante, je devais l'accompagner lors de ses heures de travail pour qu'il ne me perde pas de vue. En guise de punition, je dois aussi aider les domestiques à cuisiner et à nettoyer. Je me sens prête à me racheter, car j'ai honte d'avoir autant déçu Père. Oui, je n'ai pas honte de mon acte, car Zilpha ne méritait que ça, mais plutôt du regard de Père. Froid, comme si j'avais cassé quelque chose au fond de lui. En plus, il n'a même pas crié pour ses vêtements. Il m'a juste dit de les enlever et de les laver moi-même (il y avait un peu de sang sur la manche de sa chemise.) Comme s'il n'avait plus la force de me punir. Peut-être qu'il a déjà épuisé toute sa colère pour la blessure au couteau. Je ne sais pas, mais cela m'inquiète. Peut-être que demain cela ira mieux, qu'il aura déjà un peu oublié. Je vais aller dormir, c'était une bien rude journée.

Encore maintenant je me demande ce qui m'a poussée à attaquer ma gouvernante. Peut-être est-ce mon âme de corsaire ? En tout cas, je me plais à le penser.

Le 13 mai 1716

Cela fait déjà quelques jours que je n'ai plus écrit. Il faut dire qu'il était difficile de trouver le temps, entre les déplacements pour le travail de Père et les heures où je devais aider les domestiques. Ça n'a pas été facile ni de tout repos : j'ai appris à nettoyer les vêtements en utilisant un baquet, une brosse, du savon et un battoir. Je ne pensais pas que c'était aussi fatigant ! J'en ai les mains toutes râpeuses. Mais les domestiques sont gentilles avec moi et Père me dit que ce n'est que le juste prix à payer.

Il m'arrive aussi de les aider pour la cuisine et hier j'ai même pu fourrer une dinde pour la cuire. C'est dire si j'ai peu de temps pour moi et encore moins pour écrire.

Mais si je le fais aujourd'hui c'est parce que j'ai appris quelque chose de drôlement bien : Père va cet après-midi voir un client au port et je vais l'accompagner ! Je crois que je ne peux pas décrire à quel point je suis heureuse. Enfin je vais pouvoir approcher ce lieu ! Bien sûr je n'aurai pas l'autorisation de quitter Père mais je pourrais au moins regarder, il ne peut pas m'enlever ce droit. Je suis heureuse mais j'ai aussi peur que ce lieu tant imaginé soit loin de ce que m'a raconté Willy ou de ce que je m'imagine... Peut-être est-ce réellement un endroit de débauche et de violence comme on me l'a si souvent répété ?

J'écrirai tout ce que j'ai vu là-bas parce que c'est peut-être la seule et dernière occasion que j'ai de m'y rendre.

C'était si bien ! Comme je l'imaginais. Ou peut-être même mieux. Je vais essayer de me souvenir des moindres détails car comme je l'ai écrit avant de partir, peut-être ces mots seront mes seuls souvenirs du port pour les années à venir.

Willy est venu nous chercher en début d'après-midi et nous a conduits jusqu'au port. Le chemin n'est pas très long, il suffit de descendre vers l'océan puis de longer la côte pendant une dizaine de minutes. Je voyais le paysage à travers la vitre de la calèche et admirais le bord de mer de Charleston. Je me sentais petite par rapport à l'immensité du paysage, et à l'étroit sur mon siège. D'ailleurs, je regrettais de ne sentir que l'odeur du vieux cuir, plutôt que celle de la mer. Dehors, le vent courbait les herbes et les oiseaux planaient. Il faisait beau ce jour-là et cela ne faisait qu'embellir la vue.

J'étais si occupée à contempler le paysage que le trajet passa bien vite. Et nous arrivâmes au port. Comme je ne pouvais pas sortir de la calèche, tout ce que je vais raconter vient du peu que j'aie pu apercevoir en traversant le port.

D'abord je ne vis que les bâtiments de briques et de bois bordant les rues, mais ensuite le port apparût. Ce fut en premier les mâts des grands navires, dépassant des toits, qui attirèrent mon regard. Puis plus on s'approchait, plus les bateaux se dévoilaient à moi. Nous fûmes bientôt assez proches de l'océan pour que je puisse les voir en entier. Il y en avait de toutes les formes et de toutes les tailles. Père m'expliqua qu'ils avaient différents noms : des brigantins, que Père me présenta comme des navires marchands, ou encore des goélettes. Ceux-ci étaient bien souvent utilisés comme navire-négriers, m'apprit plus tard Willy.

J'ai avidement retenu chacune de leurs explications et vois que je n'ai rien oublié en écrivant ceci ! Mais pour revenir au port, nous avons donc longé les quais pour finalement nous arrêter devant un bâtiment entièrement fait de briques rouges. « C'est ici. Anne, tu viendras avec moi et je te prie de rester bien silencieuse. » M'a-t-on dit.

Pendant que Père parlait avec Mr Jackson, je regardais par la fenêtre. Elle donnait exactement sur les quais et je pouvais y voir les marins descendre et monter des navires en transportant leur marchandise. Ils transpiraient sous le soleil de plomb mais ne s'arrêtaient pas pour autant. Et pendant que certains déchargeaient des caisses, d'autres s'occupaient à tendre les voiles ou à nettoyer le pont. Ils me fascinaient tous. Car même sous l'effort, ils n'abandonnaient pas. Avaient-ils choisi la vie de marin où était-ce la vie de marin qui les avait choisis ? C'est une question à poser à Willy, lui qui semble savoir tant de choses.

Puis qu'ils étaient beaux ces navires ! Leurs coques graissées luisaient sous le soleil et les sculptures de proue se détachaient des navires comme des divinités les guidant. J'étais fascinée.

Père eut vite réglé son affaire et il ne perdit pas de temps à traîner dans le port. Je remontai dans la diligence, sans détacher mes yeux des brigantins et de leurs équipages, et nous



rentrâmes à la maison. Je passai le chemin à rêvasser. Ces marins rencontraient-ils des pirates ? Se battaient-ils aussi à l'épée ? Pour en avoir le cœur net, il faudrait que je retourne au port. J'espère du fond du cœur que Père aura de nouveau rendez-vous là-bas, il me tarde d'y retourner. ..

Ici s'achève mon récit car je dois aller dîner.

Pendant le repas, j'ai demandé à Père quand est-ce que nous retournerions sur les quais. Ce qu'il m'a dit ne m'a pas plu. Il m'a dit que je n'avais plus à me soucier de ça car, dans quelques jours, il y aurait une nouvelle gouvernante à notre service. Cela veut donc dire que mes chances de retourner sur les quais n'existent plus. Je vais devoir rester à la maison toute la journée, à écouter Mr Laurence et peut-être même devrai-je enfin débiter la broderie. Cette idée m'ennuie terriblement. J'aimais beaucoup accompagner Père et l'écouter parler avec les hommes qu'il rencontrait. C'était instructif et bien plus intéressant que les activités de fille qui m'attendent... Je vais aller dormir, je suis trop déçue pour avoir encore le cœur à écrire.

Le 11 juin 1716

Cette fois c'est fait, Père a trouvé une nouvelle gouvernante. Elle s'appelle Maria et est venue hier à la maison pour se présenter à tout le monde. Elle est jeune, noire, et jolie, ce qui la différencie déjà de Zilpha. Maria a commencé à travailler aujourd'hui et elle se montre très discrète. Elle passe beaucoup de temps à discuter avec les autres domestiques et fait finalement peu attention à moi. Elle est juste venue une ou deux fois savoir comment j'allais et si je n'avais pas faim. Je lui ai répondu « Non. » poliment et elle est repartie aussi vite qu'elle était arrivée. Elle me convient parfaitement, cette nouvelle gouvernante ! En plus, cet après-midi elle va au marché avec Betty et cela me laisse alors le champ libre... Et si j'allais visiter le Port ?

Le 13 juin 1716

C'est difficile à croire, mais j'ai vécu une telle aventure ! Jamais de ma vie je n'ai été aussi heureuse et soucieuse de me faire attraper. Ma petite escapade dans les champs de canne à sucre était finalement un acte de novice face à ma visite du port. Mais j'y ai retrouvé le même sentiment de liberté, comme si un nouveau monde s'ouvrait à moi. Il faut que je le raconte et que je n'oublie rien.

J'ai attendu que Maria soit partie pour sortir doucement de la maison. (Mais avant ça j'ai été dire aux domestiques que je me sentais souffrante et que je ne voulais pas que l'on me dérange pendant que je dormais dans ma chambre) Je m'étais déjà rendue au port avec Père et le cocher, je savais donc quelle route il fallait prendre. Bien sûr le chemin a été plus long à pieds, mais je ne me suis pas découragée pour autant. Ce qui fut le plus fatigant, c'était de surveiller la route pour vérifier que personne ne venait, et de me jeter dans l'herbe haute au bord du chemin si jamais j'apercevais une calèche. J'en ai eu des écorchures sur les genoux ! Et cette robe, qu'est-ce qu'elle m'embêtait. Impossible de courir avec. Mes jambes s'emmêlaient dedans et elle se déchirait à la moindre accroche avec des herbes un peu trop coupantes.

Après bien une heure de marche (et parfois de course), je suis arrivée au port. Evidemment, il n'avait pas changé en quelques jours, mais je suis tout de même restée silencieuse quelques

minutes, muette d'admiration. La dernière fois je n'avais fait que traverser la ville en calèche. Là, j'avais devant moi les bâtiments de briques rouges qui me semblaient encore plus grands que lors de ma première visite. Ils se dressaient tels des remparts, leurs dimensions gigantesques me cachant le soleil. Et puis les bruits ! Il en était des dizaines s'échappant de toutes parts : les sons de discussions animées entre marins, ceux des couteaux tranchant la chair tendre de poissons que l'on vide, les sabots des chevaux frappant les pavés ou encore les cris d'une femme s'échappant d'une fenêtre au deuxième étage d'une maison. Et les odeurs alors ! Elles étaient si nombreuses qu'elles me donnaient le vertige. Je ne les avais pas remarquées lors de mon premier passage. Certaines étaient plus désagréables que d'autres : celle de l'urine et de la nourriture pourrissant au coin d'une rue, l'odeur du sang des animaux morts ou encore celle de la sueur des marins. Mais malgré ces répugnantes senteurs, tout ceci était si nouveau pour moi que je n'étais ni dégoûtée ni écoeurée. Une odeur était plus forte que les autres et elle me guida, à travers les rues qui s'entrecroisaient, jusqu'aux docks : l'odeur de la mer. Elle me rappelait mon escapade dans les champs.

L'agitation des quais était comparable à celle de la dernière fois et le bruit était assourdissant : caisses que l'on empilait, ordres hurlés par les marins et enfants qui couraient en chahutant. Ce brouhaha rendait cet endroit merveilleux et tellement vivant ! J'aurais aimé me joindre à ces gens pour participer à cette joyeuse ambiance. Cela semblait tellement plus intéressant que la vie silencieuse que je menais chez moi. Tout ici valait la peine d'être regardé. Les gens, l'océan, les bateaux. Je me souviens particulièrement d'un brick, dont la coque fraîchement graissée luisait au soleil. Ses deux mâts et leurs voiles déployées ombrageaient les quais tant elles étaient impressionnantes. Si un jour je dois traverser l'océan, j'espère que ce sera à bord d'un pareil navire.

Puis j'ai longé les docks pour découvrir encore un peu la ville avant de devoir rentrer. Je m'arrêtai devant une taverne et y jetai un œil curieux. Il faisait sombre mais cela ne semblait pas gêner les clients : ils riaient en buvant dans de grosses choppes, des filles presque déshabillées sur leurs genoux. Ils leur embrassaient le cou et touchaient leurs seins nus. Quelle étrange scène ! Jusqu'à aujourd'hui, jamais je n'avais pensé qu'une telle partie de mon corps pouvait être montrée.

Pour continuer mon aventure, je me dois de raconter ma rencontre avec les garçons.

Alors que je retournais sur mes pas pour rentrer chez moi (j'avais déjà un peu trop traîné au port, Maria ne partait jamais très longtemps au marché), j'ai croisé une bande de cinq garçons. Tous vêtus d'habits sales et les cheveux crasseux, ils s'amusaient à se battre avec des bouts de bois. Bien sûr, j'ai été curieuse et je me suis approchée. Alors ils ont arrêté de jouer et m'ont tous regardée. « Tu veux quoi ? » m'a dit l'un d'eux. J'ai répondu que je voulais juste les regarder se battre. « C'est pas pour les filles. » a prétendu un autre. Non mais pour qui me prenaient-ils ? J'ai voulu leur dire qu'ils se trompaient car j'avais déjà blessé quelqu'un avec un couteau, mais Père m'avait interdit d'en parler. Alors je suis juste partie. J'étais bien trop déçue qu'ils me rejettent. Je m'ennuyais avec les filles de mon âge et voilà que même les garçons ne voulaient pas de moi. Tant pis, qu'ils gardent leurs bâtons, je reviendrai un jour et ils comprendront qu'ils ont eu tort.

Après ça je suis rentrée, et le chemin du retour fut bien long. Plusieurs fois je dus me cacher dans les fourrés, tachant encore plus ma robe. En arrivant à la maison, j'ai dû mentir et dire que cela m'était arrivé en tombant dans le jardin. Tout le monde m'a crue, en plus, et personne n'a remarqué mon absence. Tant mieux, cela veut dire que je pourrais repartir au

port une prochaine fois ! J'aimerais bien entrer dans une taverne ou alors devenir amie avec ces garçons. Ils ont dit que j'étais une fille parce qu'ils ne me connaissent pas, c'est tout.

Le 14 août 1716

Cela fait bien des semaines que je n'ai pas écrit. Il faut dire que je n'avais pas le temps, et c'est une admirable excuse que de vivre une aventure ! J'ai été si occupée avec mes escapades journalières au port que je n'ai plus le temps de rien. Je vois encore Mr Laurence chaque matin, qui s'étonne de me voir aussi fatiguée. S'il savait, le pauvre homme, tout ce que je vis :

Je passe mes après-midi au port. Je prétexte me balader dans les champs et Maria est si gentille qu'elle ne s'y oppose pas. Puis je descends le long de la côte jusqu'à la ville. J'ai trouvé un moyen de courir sans trébucher dans les plis de ma robe : j'ai volé un pantalon et une chemise de Père, ceux qu'il ne met jamais. Ne pas porter de robe me permet de faire des mouvements plus amples et surtout, avec ces habits-là on ne me reconnaît pas. Je peux courir à la vue de tous sur le chemin de terre et personne ne peut se dire « Oh, voilà la charmante demoiselle Cormac ! » Et mieux que tout, porter des vêtements d'homme m'a permis de me rapprocher des garçons. Ils ne savent pas que je suis une fille, alors ils acceptent que je passe mon temps avec eux.

Ils sont quatre et parfois cinq dans la bande. James, Joseph, Will, Matthew et Thomas. Tous grands et maigres, ils sont mes nouveaux amis.

Notre rencontre s'est faite quelques jours après ma deuxième escapade au port. J'admirais les navires, assise sur une caisse, quand l'un d'eux vint me voir (c'était Matthew, je le sais maintenant.) Il m'a dit « Eh toi, t'as pas à manger ? » Je lui ai répondu que non, alors il m'a poussée et je suis tombée de mon siège. « Si je te dit que je n'ai rien, tu n'es pas obligé de me faire du mal. » Lui ai-je dit. Quelqu'un qui me punissait pour un rien, cela me rappelait trop Zilpha. Alors Matthew a dit qu'il faisait ce qui lui plaisait et il m'a écrasé la main. Même sans chaussures, il avait assez de force. J'ai crié et, sans contrôler, je lui ai répondu d'un coup de pied sur le genou. Cette fois c'est lui qui est tombé. Il m'a jeté un regard noir puis sa bouche s'est étirée et il s'est mis à rire. « Tu es un peu fou, j'aime ça. Moi c'est Matthew. Viens donc que j'te présente aux autres ! » Je leur dis m'appeler Adam, car c'est le premier prénom qui me passa par l'esprit. C'est ainsi que je suis devenue leur amie. Grâce à un peu de courage et un coup bien placé.

Depuis je passe mes après-midi avec eux. Joseph m'a appris à voler, c'est un jeu d'enfant. Je me sens encore parfois coupable de le faire, mais je sais que si je refuse, ils me traiteront de lâche et je ne le suis pas. Pour l'instant je ne vole que des fruits, c'est facile et je ne culpabilise pas trop. Joseph, lui, vole de tout et parfois même des bourses d'argent. Peut-être qu'un jour moi aussi, même si je doute que cela soit du goût de Père.

Sinon, j'ai entendu de fantastiques histoires sur les pirates, en écoutant les discussions des marins. Il y avait par exemple celle de François l'Olonnais. Si je me souviens bien, ce pirate français (c'est à dire qu'il est né de l'autre côté de l'Océan) est devenu une terreur respectée jusqu'aux Caraïbes. Cet homme pillait des navires et prenait soin de tuer tout l'équipage sauf quelques marins, pour que ceux-ci puissent raconter à d'autres ses terribles exploits. Je trouve cela à la fois monstrueux et ingénieux. Et d'après l'homme qui en parlait, il en avait attaqué des navires ! Il devait être riche, et la terreur qu'il inspirait devait lui valoir le respect de tous, c'est en cela que je trouve ce personnage intéressant. Un homme que personne ne devait oser défier, redoutable. Cependant d'après ce que je pus entendre, il a fini mangé par des

cannibales. Terrible histoire. Mais j'ai appris que si certaines personnes ne connaissent pas la peur, face à elles, même le plus effrayant des pirates se trouvera vaincu. Cela me plairait de ne craindre personne, surtout si je croise un jour la route d'un pareil homme.

Je vais arrêter d'écrire, Père est à la maison. Il faut que je cache ce cahier encore mieux qu'avant. S'il tombe dessus, il apprendra pour mes sorties au port et il me punira.

Le 16 janvier 1717

Je n'aurais pas pu mieux le cacher, je l'ai moi-même oublié. Mais ce serait mentir de dire que je l'ai cherché. Mes journées au port sont tellement plus intéressantes que de rester sagement assise à ma table. Cinq mois sont passés depuis mes derniers mots, et ils ont été tellement remplis qu'écrire était le dernier de mes soucis. J'ai même relu le reste pour me rappeler de ce qu'était ce carnet. Je ne suis plus la même fille. Quoique, je n'aimais pas les robes et je n'en porte toujours pas. Les vêtements de mon père sont devenus mes habits de ville : presque chaque jour je m'échappe vêtue comme un homme pour retrouver les autres garçons du port. Je prétexte aller au cours de broderie, puis je file sur le sentier de terre, pieds nus. Mais je suis loin d'être restée la petite Anne que j'étais ! J'ai dû me faire ma place, un nom, dans cette bande. Et pour cela, je me suis battue. Littéralement. C'est fou comme les hommes règlent leurs conflits en se cognant et à quel point cette politique est vitale. Bien sûr qu'au début je n'osais pas, même si j'avais déjà blessé une femme, et cela s'est vite retourné contre moi. Quelques uns disaient que j'étais lâche, d'autre qu'un garçon comme moi n'avait pas sa place avec eux, que je ne servais à rien. Etrangement, le jour où j'ai porté mon premier coup à l'un de mes compagnons et que je me suis réellement battue (celui dans le genoux de Matthew n'était rien), c'est également le jour où je me suis sentie le plus *femme*.

C'était un après-midi qui débutait comme les autres. Tous mes compagnons étaient partis se baigner dans la mer et seul James restait. On s'amusait à se battre avec deux bous de bois, frappant un peu au hasard et nous imaginant forbans. Le problème survint lorsque, d'un coup bien placé, mon ennemi déchira ma chemise. C'est le vent frais de la mer et les yeux écarquillés de James qui me renseignèrent sur ma nudité. Le garçon regardait ma poitrine comme s'il n'en avait jamais vue. Pauvre homme ! Et surtout, il avait découvert mon secret. « Si tu le dis aux autres, t'es mort. » lui dis-je. Il semblait toujours gêné par la vue de mon corps, mais il me répondit tout de même que non, il ne dirait rien. Sauf que si sa bouche devait ne prononcer aucune parole, cela ne l'empêcha pas de tendre les lèvres vers moi tout en approchant une main tremblante vers mon sein. Il n'eut que le temps de m'effleurer, que déjà je le repoussais violemment. Pour qui se prenait-il ? De quel droit s'appropriait-il mon corps ? Je n'étais pas à vendre comme les prostituées des tavernes (oui, j'ai récemment appris par Joseph que ces femmes dénudées que j'avais aperçues à la fenêtre d'une taverne étaient en réalité des dames qui offraient leur personne aux hommes contre un peu d'argent) son geste était inacceptable.

James tomba au sol dans un bruit sourd. « Pauvre chienne ! » Il osait m'insulter alors que c'était lui et seulement lui qui avait tenté des avances ? N'aurais-je pas plutôt été chienne si j'avais laissé sa main caresser ma poitrine ? « Va te trouver une putain si tu as besoin de dégourdir ton vermisseau. » dis-je, emportée par la colère, tout en refermant ma chemise.

C'est là que le premier coup parti. James me frappa au menton en se relevant, et il n'eut pas le temps de rire que déjà ma propre main atteignait son ventre. Encore maintenant je ne sais pas exactement ce qui m'a poussé à agir de la sorte. Quoiqu'il en soit, nous échangeâmes encore quelques coups avant que, ameutés par le bruit, les autres garçons de la bande accourent. Ils

nous trouvèrent couverts de terre, hurlant de rage. Chacun encourageait son favori, et mon nom fut parfois cité. C'est le coup de grâce que je portais à son nez qui me fit sortir vainqueur. J'étais sale, décoiffée, mes vêtements étaient déchirés, mais j'avais réussi à m'imposer. Et j'ose espérer que plus jamais James ne posera la main sur moi.

Cependant, même si j'ai appris que quelques coups pouvaient garder un secret bien au chaud, j'ai aussi remarqué autre chose : mon corps. Le regard de James, à l'instant où ma poitrine nue a rencontré ses yeux, je ne l'oublierai jamais. Et ce changement dans son comportement ! Encore quelques minutes avant, il me donnait des coups de bâtons en criant « Meurs, maudit pirate ! » alors que devant mes seins, il avait rougi et essayé de m'embrasser. Etait-ce là l'un des nombreux attraits de la femme ? Je repense aux prostituées des tavernes, qui vendent leur corps et une partie de leur âme pour mener leur vie. Mon corps est-il finalement aussi important ? Il est vrai qu'il a changé depuis plusieurs années. Mes seins gonflent et des poils recouvrent maintenant mes aisselles, mes jambes, mon sexe. Je n'en parle pas à mon père, c'est bien trop intime. Mais il semble que plus le temps passe, et plus le regard des hommes s'attarde sur moi lorsque je me force à porter une robe. J'ai une fois intercepté un bout de conversation entre deux servantes qui rigolaient bêtement en évoquant un jeune homme du marché qui semblait leur faire de l'œil. « Mets tes formes en valeur, c'est ça la séduction ! » Soit, je préfère ma tenue de garçon. Jusqu'ici, elle m'a porté chance et même si je ne rechigne pas face aux compliments venant d'un homme lorgnant mon corps coincé dans une robe, je préfère ma vie au port. Une vie qui ne serait faite que de sourires charmeurs et de regards plongeant au creux de mes seins, ce n'est pas pour moi.

Je ne sais pas quand est-ce que j'écrirai à nouveau. Il se pourrait bien que j'oublie encore une fois ce cahier ou que je ne trouve tout simplement pas le temps. Si j'écris dans cinq mois, j'espère au moins avoir vécu d'incroyables choses pendant ce temps-là !

Le 17 avril 1717

J'ai rencontré un homme. Je ne parle pas d'un ami comme pourrait l'être Joseph ou Matthew, pas de ces garçons encore jeunes et ignares. Non, un véritable homme, celui qui a déjà vécu une part de sa vie, qui connaît la rage des combats en mer et le corps des femmes au port. Il s'appelle Thomas Berkley et, à en croire ce qu'il raconte dans les tavernes, c'est un corsaire. La première fois que je l'ai vu, c'était il y a quelques semaines, sur les docks. Les garçons et moi étions adossés contre un mur, quand un magnifique brick a accosté. Silencieusement, les hommes ont lancé des cordes par-dessus bord pour amarrer, puis les mêmes marins ont fait glisser la passerelle jusqu'au sol, et ont commencé à débarquer. L'équipage n'était pas très grand, le capitaine ne tarda pas à se montrer. Il était facile, au premier coup d'œil, de deviner que c'était lui qui dirigeait le navire. De beaux vêtements, une barbe bien taillée, des longs cheveux rattachés en queue-de-cheval sous un tricorne : qu'il était beau ! Jamais je n'avais vu pareil homme. Je peux dire que son charme était indéniable et que chaque femme sur le port semblait l'avoir remarqué. Certaines posèrent leur panier pour admirer la scène, d'autres gloussèrent bêtement en chuchotant. Le capitaine devait en avoir conscience, car il traversa les quais avec un air fier, relevant la tête et marchant d'un pas décidé. Je crois que je n'avais jamais senti mon corps aussi brûlant que lorsqu'il est passé devant moi. Mes joues se sont empourprées de manière ridicule, les battements de mon cœur se sont étrangement accélérés, et je n'ai même pas osé le regarder. C'était la première fois qu'un homme me faisait baisser les yeux, même James et ses intimidations ne m'avaient pas rendue comme ça. Et chose plus étonnante encore, bien qu'à son approche j'avais envie de cacher

mon visage rougissant, une force incontrôlable me poussait tout de même vers lui. J'ose l'écrire : j'avais envie de le connaître, de pouvoir sentir ses mains sur mon corps. Quelle étrange sensation ! C'était bien la première fois que je ressentais une chose pareille pour un homme. Avant, les garçons étaient de simples compagnons de jeu, bien moins ennuyeux que des filles. Mais là, avec ce corsaire, c'était différent.

La deuxième fois que je le vis, j'attendais les garçons devant la porte d'une taverne quand il s'est approché. Accompagné de deux hommes, il parlait et riait fort, conscient d'attirer l'attention. Il avait changé de vêtements et portait ce jour-là une veste bordeaux et un large pantalon noir rentré dans de grandes bottes brunes. Il était tellement beau. Comme il s'arrêta quelques minutes pour discuter avec ses deux acolytes, j'eus tout le loisir de l'observer. Les années avaient déjà creusé quelques fines rides au coin de ses yeux, mais pour moi cela ne faisait que le rendre plus vivant. (Je me surprends à écrire des choses niaises depuis que je le connais.)

Lorsqu'il voulut entrer dans la taverne, il s'excusa auprès de moi : « Pardon, je voudrais passer jeune homme... Ou jeune demoiselle, plutôt ! Tu as faillit me tromper. » Je bafouillais. « Vous avez l'œil, monsieur. » Et là, il a ri ! J'ai été heureuse de le faire sourire. Il a même lâché la poignée de la porte pour me faire face. « Il n'y a pas de monsieur qui tienne. Mais dis-moi, pourquoi s'habiller ainsi quand on est aussi jolie ? » Cet homme savait parler aux femmes et j'étais la première à en être témoin. Ses compliments me faisaient devenir gauche et stupide. Face à lui, je perdais tous mes moyens. « Il est difficile d'être une femme si l'on veut se faire sa place sur les quais. » dis-je simplement. « Je comprends. En tout cas, une jolie demoiselle comme toi n'aurait pas de peine à se faire une place sur mon navire. Enfin vous voyez ce que je veux dire, n'est-ce pas ? » dit-il en s'adressant à ses trois amis. Tous rirent. « Quel est ton nom, jolie demoiselle ? Si un jour tu venais à vouloir embarquer, je ne voudrais pas l'oublier... » Je lui répondis, trop heureuse qu'il s'intéresse ainsi à moi. Il se présenta également, et c'est ainsi que je su qu'il s'appelait Thomas Berkley.

Encore maintenant, je frissonne. Je n'avais jamais réellement pensé que les hommes pouvaient s'intéresser à moi. Je voulais qu'ils me voient comme un garçon, un camarade de jeu, fier et courageux. Mais avec ce corsaire, c'est différent. J'ai envie qu'il me dise encore et encore que je suis belle. Suis-je en train de devenir comme toutes ces filles ennuyantes ? Vais-je bêtement agiter un éventail en lançant des coups d'oeil aguicheurs vers les hommes ? Pitié non ! Mais cet homme me plaît tant. Lorsque j'aurais l'occasion, je retournerai le voir. Je pourrais essayer de mettre une robe, cela le surprendrait, lui qui m'avait prise pour un homme !

Le 1 juin 1717

Je ne sais pas exactement si j'ai fait quelque chose de mal, mais il est sûr que si je pouvais recommencer, je le ferais.

Je savais que Thomas serait à la taverne cet après-midi là. Je me suis donc parée de ma plus jolie robe, j'ai même coiffé mes cheveux, dit à la gouvernante que je me rendais au cours de broderie, et je suis partie au port. Il faisait chaud ce jour-là, et ma robe comprimait ma poitrine, rendant la respiration difficile. Mais je tins bon. Je marchai lentement jusqu'à la ville et me rendis à la taverne. Tout le chemin, j'eus peur de croiser Joseph et les autres. Mais ils m'avaient dit passer la journée sur la plage, et c'est effectivement ce qu'ils firent.

L'air était encore plus étouffant dans la taverne, mais j'ai été assez courageuse pour ne pas abandonner à ce moment. Bien sûr, Thomas était déjà là. Entouré comme à son habitude de plusieurs hommes, et quelques femmes à la poitrine généreuse bien dénudée. J'ai remis mes

cheveux en place et je me suis avancée vers lui. Il me lança un regard indifférent et m'ignora d'abord. Cela me fit beaucoup de mal. Aussi, ai-je appris ces dernières années que ce qui me blesse me nourrit aussi d'une certaine force, que ce soit avec Zilpha ou James. C'est alors presque naturellement que je me suis approchée de sa table. Je ne sais toujours pas où j'ai trouvé le courage de lui parler, mais je lui dis, avec toute l'assurance possible : « Bonjour Capitaine, je suis Anne Cormac. » Celui-ci jeta un coup d'œil dans ma direction, haussa un sourcil, et déclara qu'il ne savait pas qui j'étais. Cela ne fit pas que piquer mon orgueil : je ressortis de la taverne mortifiée. Que voulaient-ils, ces hommes ? James voulait un corps que je refusais de lui donner, et voilà qu'on me refusait alors que je me donnais tout entière.

Je marchais depuis déjà quelques minutes, j'arrivais à la hauteur des champs qui bordent la ville, bien déçue, quand une main m'attrapa le bras. « Pardonne-moi, je ne t'ai pas reconnue. Tu es loin du petit garçon de l'autre jour ! »

« J'ai cru que vous ne sauriez jamais qui je suis. » lui ai-je avoué. Alors il me dit « Je sais que tu es une très belle femme ! » et, regardant autour de lui, sûrement pour vérifier que personne ne venait, il m'empoigna par les hanches et m'embrassa. C'était la première fois qu'un homme posait ses lèvres sur les miennes, et ce n'était pas désagréable. Même si les siennes avaient un goût prononcé d'alcool, je l'oubliai bien vite, surtout quand il entreprit de passer ses mains sous mon corsage. Encore maintenant, lorsque je l'écris, je sens mon corps se réchauffer. Rien de comparable à ce qui se passait en moi à cet instant : je frissonnais de partout et ses doigts caressant mes seins faisaient brûler le bas de mon ventre.

Même si j'avais vu plusieurs fois des prostituées avec leurs clients (et combien d'après-midi avons-nous, avec les garçons, espionné ces ardentes travailleuses à leur besogne par un volet mal fermé) je ne pus m'empêcher d'être surprise quand Thomas passa une main curieuse sous ma robe. Elle remontait lentement, empoignant la chair de mes cuisses, jusqu'à mon entre-jambe que jamais personne n'avait eu le droit de toucher auparavant.

La suite, je ne l'écrirai pas. Ce n'est pas quelque chose que l'on peut conter, et si quelqu'un venait à tomber sur ce cahier, je préfère garder ce moment pour moi. Je veux simplement écrire à quel point ce fut délicieux. Bien qu'un peu douloureux au début, ce moment privilégié avec Thomas devint bien vite un plaisir. Je sais bien que ce que j'ai fait est mal : j'ai souvent entendu dire que cet acte était réservés aux mariés. Mais je ne regrette toutefois pas. Jamais je n'ai été aussi proche de la mer, je pouvais la sentir dans ses cheveux et mêmes ses mains creusées par les cordes des navires me rappelaient l'océan. Pendant que nous faisons l'amour, je me pris même à rêver que c'était dans la cabine d'un navire. De plus, lorsque nous étions côte à côte, encore fatigués de l'effort, je lui demandai de me conter quelques histoires de marins. Il me parla des batailles en mer, des tempêtes, des butins et des pendants de ses acolytes. J'ignore si l'occasion se présentera à nouveau, Thomas m'ayant dit reprendre bientôt la mer, mais si je peux m'offrir encore quelques instants avec un homme aussi comme lui, je n'hésiterai pas. Rien que pour avoir l'honneur d'écouter ensuite de merveilleux récits.

Le 24 novembre 1717

C'est étrange : auparavant, les hommes ne m'intéressaient pas et voilà qu'à peine Thomas repartit en mer, j'en rencontre un autre.

Ces dernières semaines, j'ai vu mon Corsaire encore quelques fois. J'aimais tous ces moments avec lui, sans exception. Mais naviguant sous le sceau de la couronne, il dû bien vite reprendre la mer. Je me console en me disant qu'à son retour (il m'a promis de repasser par Charleston) il aura d'autres histoires à me narrer après nos étreintes. Je ne le remercierai jamais assez de m'avoir fait découvrir le bonheur de ces moments intimes, et même si je lui

promis en riant de n'attendre que son retour car je n'étais que sienne, je compte bien sauter sur une occasion, si celle-ci se présentait à nouveau. Et je pense que ce sera bientôt le cas. En effet, il y a deux ou trois jours, alors que j'avais à nouveau revêtu mes habits masculins pour passer l'après-midi avec mes amis, je les retrouvai en compagnie d'autres hommes. Je dis bien « homme » car même si j'avais refusé de voir le temps passer, mes amis autrefois garçons étaient maintenant de jeunes hommes d'une quinzaine d'années.

Ils étaient donc accompagnés de deux autres personnes que je n'avais jamais vues au port. Un d'eux attira immédiatement mon attention. Les cheveux longs et lisses, de grands yeux noirs, des vêtements modestes, il me semblait être le parfait portrait du genre mauvais garçon qui traînait sur le port. Mais il y avait dans son visage quelque chose d'innocent, et je crois que je suis immédiatement tombée sous le charme.

« Qui est-ce ? » demandai-je à Will. Il m'expliqua que ces deux marins étaient arrivés le matin-même à bord du *Neptune* et qu'ils avaient fait leur connaissance de façon tout à fait fortuite, en proposant de les aider à débarrasser les cales.

C'était donc encore un marin ! Décidément, j'étais attirée par les hommes de la mer. Mais si tous ceux qui ont connu les tempêtes ont autant d'amour à donner que Thomas, je ne peux leur refuser mes bras.

C'est étrange, jusqu'à mes quinze ans, j'ai toujours cherché à être vue comme un garçon et voilà maintenant que je me plais à être désirée. Je change d'avis comme la voile d'un navire en pleine tempête, ma parole ! Mais autant vivre avec mes désirs s'ils peuvent se réaliser. En parlant de ça, je suis encore étonnée que mon père n'ait pas surpris mon petit manège. Chaque après-midi je sors, prenant l'excuse du cours de broderie, puis je cours récupérer mes habits d'homme cachés derrière le tas de bois mort. Quoiqu'il en soit, je suis contente qu'il ne m'ait pas encore attrapée, car j'ai des tas de choses à vivre dans cette ville.

Mais pour en revenir à ce nouvel homme, j'appris de la bouche de son compagnon qu'ils aidaient les marins du *Neptune* à exercer leur travail à bord d'un navire négrier. Il expliqua en quoi consistait leur activité, mais je dois avouer que je n'écoutais point. J'épiaï ce garçon étrange qui, contrairement à son ami, parlait peu et se contentait de nous observer. Il avait pourtant l'air vif, intelligent et sûr de lui, mais il préférait sans doute le silence. J'ai entendu mon père dire un jour que ceux qui parlent peu sont ceux qui réfléchissent beaucoup. Peut-être était-il ainsi. En tout cas, ses yeux s'agitaient sans cesse, nous observant à la dérobée. Je le vis même bloqué un instant sur ma poitrine (que je prends toutefois soin de cacher sous une chemise trop large...) mais il détourna le regard quand il remarqua que je le fixais à mon tour. Je me suis alors souvenue de la manière de fonctionner de Thomas, lorsqu'il voulait séduire : je lui souris. Sa méthode porta ses fruits, car il me décrocha un regard curieux. J'aurais voulu en voir mille des comme ça !

Je compte donc faire de ce marin mon amant, peut-être même pourrais-je le convaincre de m'initier à l'art nautique ! Il se tait mais il doit avoir une centaine de choses à raconter, j'en suis sûre. Il y a des chances pour que je doive encore jouer les demoiselles en robe serrée pour lui plaire, mais si cela peut me valoir un homme de la mer, je me l'autorise.

Au fait, j'ai appris de Joseph le nom de ce mystérieux marin. Il s'appelle James Bonny.

Le 15 décembre 1717

Approcher James et le séduire a été facile. Peut-être parce qu'il est plus jeune que Thomas, mais peu importe la raison, le résultat est bien là : il m'a promis de m'emmener en mer. Eh oui, c'était si imprévu ! Nous venions de faire l'amour, c'était d'ailleurs différent d'avec Berkley, sûrement car James y mettait plus de douceur, et je lui demandai de me parler de sa vie en mer. Il s'exécuta avec plaisir, me racontant les jeux à bord et la frénésie des combats.



Je ne sais pas si c'est la manière qu'il avait de raconter ou la chaleur de ses bras qui m'encouragea à me confier, mais je lui avouai que je rêvais de naviguer.

« Pourquoi ? » me demanda-t-il. « Parce que même le port devient trop étroit pour moi. J'ai envie de découvrir, d'avoir ma liberté, la mer autour de moi pour n'être retenue par aucun mur. » Cela le fit sourire. Alors il m'embrassa encore et James me dit qu'il était prêt à aller marchander, avec son capitaine, une petite place pour moi sur le navire. Bien sûr que les femmes ne sont pas acceptées à bord, je devrais pour ça restée habillée en homme. Cela ne me gêne pas, je porte ces vêtements comme une deuxième peau maintenant. Et c'est sans doute mieux pour moi : outre l'idée qu'une femme porte malheur, et ça je le réfute, elles sont souvent malvenues car les traversées en mer sont longues et les hommes ont parfois des envies. Même si je commence à goûter au plaisir de l'amour, ce n'est pas coucher avec tout un équipage qui me ravirait !

Ceci dit, cette escapade est un rêve qui se réalise ! Si seulement c'était possible, je pourrais enfin m'évader d'ici.

J'ai dit à James que jamais mon père n'acceptera de me voir partir. « T'as qu'à devenir ma femme. Si je suis ton époux, je peux disposer de toi comme je veux. » Je ne savais pas ce que je devais penser de cette idée. Ce n'est pas rien, un mariage. Mais James m'a dit que le capitaine d'un navire pouvait unir deux personnes, et qu'ainsi nous n'aurions pas besoin de passer par l'Eglise. « Ce sera un mariage juste pour que je puisse t'emmener en mer. Tu ne seras pas vraiment ma femme. » dit-il pour me rassurer.

Je dois avouer que cette perspective me plaît bien. Tout d'un coup, la liberté me semble proche. J'ai l'impression que je n'ai qu'à tendre la main, prononcer un « oui » pour que ma vie change. Cela me paraît presque trop simple et les promesses de James trop belles. Quoiqu'il en soit, je suis d'accord de l'épouser, si ce n'est que pour m'offrir un billet de sortie.

Maintenant, il reste le problème de mon père. Bien sûr, jamais il n'acceptera de me laisser embarquer à bord d'un navire. C'est pour cela que je vais d'abord lui parler du mariage. S'il accepte, je n'aurais qu'à épouser James puis prétexter le suivre.

Depuis le temps que mon père me répète que je dois me trouver un mari, il ne pourra pas refuser. Et puis même s'il n'est pas de noble naissance, mon futur époux (j'ai presque envie de rire en écrivant ça !) a tout de même un métier et un revenu, je serai bien entretenue.

J'entends mon père qui rentre, je vais lui parler de James.

Le 16 décembre 1717

J'ai hurlé de toutes mes forces. Et contre mon père. Lui aussi ne s'est pas retenu, à nous deux nous avons dû faire trembler les murs de la maison.

J'ai attendu le souper pour lui parler. Nous étions à table, l'ambiance était plutôt bonne. J'ai débuté en lui disant « Père, j'ai rencontré un homme. Il est très bien, il travaille, il est charmant et il se montre très poli envers moi. » Mon père a vaguement plissé le front, m'écoutant à peine. « Je crois que nous allons même nous marier. » Cette fois, il a réagi. Manquant presque de s'étouffer avec la cuillère de potage qu'il venait d'apporter à sa bouche, il me dit : « Pardon ? Comment ça ? Tu veux épouser un jeune homme que je ne connais même pas ? Je ne sais même pas son nom, ni qui est sa famille. »

Je lui expliquais alors calmement que James, né Bonny, était un marin au service du Capitaine Vane et qu'il avait une place assez bonne dans l'équipage pour s'assurer un revenu correct. Sa réponse fut claire et nette. « Non. »

« Pourquoi ? J'ai toujours rejeté les jeunes hommes que tu me présentais. Tu m'as toujours dit que tu comprenais, et que pour ta merveilleuse fille, il fallait bien quelqu'un d'exceptionnel. Et bien je l'ai trouvé ! Même s'il n'a aucun trait de noblesse, il saura s'occuper de moi et subvenir à tous mes besoins ! » Certes, j'exagérais un peu pour lui faire croire que je l'aimais, mais ce n'était pas en lui avouant que je l'épousais pour partir en mer que mon père allait accepter. Néanmoins, cela ne changea en rien sa décision.

« Je ne veux pas que ma fille commette l'erreur de se faire engrosser par un pirate ! » Sa voix se faisait de plus en plus forte, et son ton de plus en plus glacial. Il avait balancé ça froidement, et cela me toucha en plein cœur. Il ne me laissa pas le temps de répondre et reprit. Et là, ce que je m'apprête à écrire est une révélation qui me fait encore du mal. Mon père me parla de ma mère. Cela peut sembler totalement hors propos, mais cela ne l'est pas. Il me raconta, haussant de plus en plus le ton, qu'il avait été comme moi, un jour. Jeune et insouciant. Lui-même natif d'une famille aisée, il était destiné à épouser une jeune demoiselle tout aussi fortunée. Seulement, il rencontra entre-temps une autre fille et, bien sûr, ils tombèrent amoureux. Ils eurent tout le temps de se connaître, car la jeune femme n'était autre qu'une domestique au service de la maison. Ils se croisaient alors chaque jour, batifolant entre deux tâches. Leur amour était simple, et ils s'amusaient tellement qu'ils ne se souciaient de rien d'autre. Peut-être auraient-ils dû : la demoiselle finit par lui annoncer qu'elle attendait un enfant. Moi.

Oui, c'est ainsi que j'appris la vérité à propos de ma mère. Jamais elle n'a été cette noble femme qui mourut en me donnant la vie. Elle était peut-être toujours vivante, d'ailleurs. Le fait est que je suis simplement une enfant bâtarde, née d'une union interdite entre un noble et une domestique. Ce n'est pas la vérité qui m'a blessée, j'aurais aimé ma mère quelque soit son origine, c'est plutôt le fait que la première version de l'histoire ait été un mensonge, et la manière dont mon père me l'avoua. Il aurait pu me le dire un soir, assis autour de la grande table de la salle à manger, un regard à la fois désolé mais rassurant. Là, c'était tout autre : il me l'avait craché au visage et s'était servi de cette vérité comme un avertissement. Il continua : sa famille ne tarda pas à se rendre compte que le ventre d'une de leur domestique ne cessait de grossir, et il fut bientôt difficile de cacher la vérité. Un peu trop fou d'amour, mon père leur avoua tout de leur union. La nouvelle fut mal reçue et jugée si honteuse que mon père fut renié. C'est dire si l'honneur était important dans la famille Cormac ! Heureusement pour lui, la culture de canne à sucre en Amérique commençait à être un métier sûr, et il se promit d'embarquer, après ma naissance, à bord du premier navire pour ce nouveau continent. Cependant, ma mère fut trop faible pour nous suivre. Elle resta donc seule, en Irlande.

Je lui ai demandé pourquoi il ne m'avait pas raconté cette histoire plus tôt. Il m'a dit qu'il voulait me laisser l'image d'un père plus fier que ça.

Il avait beau me raconter ce qu'il voulait, je pouvais lire à travers ses paroles « Tu vois, Anne, ce qui arrivera si tu épouses ce James Bonny ? Tu auras un enfant et tellement honte que tu seras obligée de fuir. »

Je voulais lui prouver que je pouvais être forte et résister. Je ne vivrai pas la même chose que lui, je n'aurais pas besoin de fuir. Mon histoire ne sera pas comme la sienne et celle de ma mère, je ne tombe pas amoureuse d'un homme différent pour être obligée de fuir, mais parce que je *veux* fuir. Ce n'est pas en finissant ma vie avec un de ces hommes fortunés que je pourrais vivre l'aventure dont je rêve. Je cherche seulement à partir.

C'est pour cela que j'écris depuis la petite chambre de James, fraîchement louée dans une auberge près des quais. Après la discussion avec mon père, je suis vite partie prenant une autre chemise, un peu d'argent et ce cahier. Je l'ai vu alors que je quittais la pièce, je me suis

dit que je ne perdais rien à l’emmener avec moi. James a déjà parlé au capitaine de son navire. Dans quelques jours, je serai Anne Bonny.

Le 21 décembre 1717

Nous nous sommes mariés il y a une semaine. Pas de robe idiote ni une foule pour nous acclamer : la cérémonie comprenait James, le capitaine Vane, et moi. Je n’avais même pas pris la peine de m’habiller en femme, ce qui n’empêchait pas Vane d’être au courant de mon identité. Mais il ne semblait pas s’opposer à l’idée qu’une femme monte à bord.

Je ne peux pas m’attarder sur cet événement, car nous allons embarquer sous peu, en direction de New Providence, et il faut s’occuper du navire.

Je vais repasser chez moi pour prendre quelques effets et faire des adieux à mon père.

Le 4 janvier 1718

Les préparatifs du départ touchent à leur fin. Les marins ont réapprovisionné le navire, tendu quelques cordages et embauché de nouveaux hommes. Je les aide, et j’ai alors peu de temps pour moi. Cela me rappelle l’époque où je devais travailler aux côtés des domestiques en guise de punition.

Je n’ai pas encore eu l’occasion de passer chez moi : nous avons dû quitter la petite auberge pour emménager dans la cabine du navire. James et moi avons déjà dormi une nuit dedans. Il faut encore que je m’habitue à la houle, la première fois j’eus bien de la peine à trouver le sommeil ! Mais ce n’est pas tant le mouvement de la mer qui me dérangeait, mais le comportement de James. Hier soir, alors que nous étions tous les deux dans notre cabine, il commença à me déshabiller. « Non, j’ai pas envie. Pas ce soir. Et puis Vane pourrait entrer à tout moment, ou quelqu’un d’autre, et je n’ai aucune envie qu’ils découvrent que je suis une femme. » lui dis-je, tout en essayant de refermer ma chemise. Mais mes paroles lui passèrent bien au-dessus de la tête. « Laisse-moi, je te dis ! » criai-je presque alors qu’il tentait à nouveau de déboutonner mon vêtement. « Non. Tu es ma femme, tu es à moi. Si j’ai envie que nous fassions l’amour, nous le faisons. »

Je ne sais pas d’où il tenait des idées aussi idiotes, mais une chose était sûre : lui refuser ce genre de moments intimes, c’était compromettre mon départ en mer. Il fallait que je cède à ses caprices le temps de prendre le large, puis je pourrais lui faire part de ma façon de penser. Et je suis sûre qu’il est simplement anxieux par l’idée d’un nouveau voyage, de plus il me cache et pour cela il ment à l’équipage. Si notre secret venait à être découvert, je ne donne pas cher de notre peau. Oui, voilà qui explique sûrement son attitude.

Nous partons dans deux jours. Demain je passerai voir mon père une dernière fois, nous nous étions quittés en désaccord et je le regrette.

Le 5 janvier 1718

La rencontre avec mon père, hier, ne s’est pas passée comme je l’espérais. C’est sans doute idiot, mais j’avais imaginé de chaudes retrouvailles, où il me dirait qu’il était heureux de me voir enfin mener ma propre vie. Je dois être naïve, car jamais nous n’eûmes de discussion plus froide.

J’arrivai chez moi en début de soirée, vêtue pour l’occasion d’une pauvre robe achetée par James dans une boutique miteuse. Cela ne faisait que quelques jours que je n’y avais pas mis

les pieds, et pourtant la maison me semblait différente. Tout était calme, comme si elle était endeuillée, et seules quelques pièces semblaient être éclairées. Je n'osai même pas entrer librement, comme si je sentais que je n'étais pas la bienvenue, et je frappai à la porte. C'est une vieille domestique qui vint m'ouvrir. Elle parût surprise et attendit un moment avant de m'annoncer à voix haute : « Mademoiselle Comarc ! » Je ne pris pas la peine de la corriger sur mon nom de famille, Bonny, cela n'aurait pas amélioré les choses.

J'entendis une chaise racler le sol et mon père apparut bientôt. Il pria la domestique de nous laisser, mais ne me proposa pas d'entrer. Je restai alors sur le perron, muette.

« Que fais-tu là, Anne ? » Je lui répondis que je venais lui dire au revoir et que je partais le lendemain. Il parût déçu, puis reprit. Il avait entendu dire que j'avais épousé James. Il me regarda et, à la vue de ma robe, déclara que j'avais déjà perdu beaucoup de dignité, et qu'il en était de même pour la famille Cormac. Il continua, fâché, en me reprochant mes choix : lui s'était battu pour racheter l'honneur de la famille, en quittant son pays et en commençant une nouvelle vie, alors que moi, j'épousais le premier idiot venu. Il ajouta que le cocher, ainsi que d'autres gens, étaient venus lui rapporter m'avoir vue traîner avec des vagabonds sur le port, vêtue comme un homme. Il me demanda si c'était vrai.

« Oui, Père. »

Son visage se durcit et je le vis serrer les poings. Ce qu'il me dit ensuite, je ne l'oublierai jamais : « Alors va. Vis comme un homme, car tu n'es plus ma fille. »

Peut-être cria-t-il ensuite qu'il serait prêt à me faire arrêter si je revenais rôder autour de la maison, mais je ne sais plus. Je courrais si vite que je ne perçus pas ses dernières paroles.

C'est difficile de penser que j'aie pu autant décevoir mon père. Mais cela m'aidera sans doute à partir d'ici, car plus rien ne m'y retient. Moi qui avais peur de m'en aller, de quitter Charleston sans savoir où cela me mènerait, je reprends confiance. Car j'ignore quelle aventure m'attend, mais je sais maintenant que ce n'est pas ici qu'elle continuera.

Nous partons dans quelques heures, je n'ai même pas de bagage à prendre. D'ailleurs je n'ai plus grand chose, si ce n'est un mari et une place à bord du navire de Charles Vane.

Le 6 janvier 1718

Cette fois c'est bon, l'ancre est levée. Je pars découvrir New Providence.

Le 8 janvier 1718

J'ai très peu de temps pour moi car j'essaie de m'intégrer le mieux possible dans l'équipage, ainsi que de m'habituer à la vie en mer. Cela fait deux jours que nous voyageons et nous devrions arriver demain à New Providence, si tout se passe bien.

Le temps est clair alors nous n'avons pas de tempête à craindre. Cependant, il faut toujours être à l'affût du moindre changement de direction du vent, en orientant les voiles selon son sens.

Plusieurs pirates ont eu la gentillesse de m'expliquer comment entretenir mon pistolet (donné par Vane) ou encore comment couvrir une de mes chemises de goudron pour me protéger en cas de pluie. Un autre, un vieux marin barbu et trapu du nom de Willem m'a même promis de m'apprendre à jouer aux cartes pour m'occuper lors des prochaines traversées ! Pour le moment, la vie à bord n'est pas trop difficile : les réserves de nourritures n'ont pas encore pourri et nous faisons de grand repas sur le pont du navire. Je crois que je n'ai jamais mangé autant de lard et bu autant de bière !

Même avec James cela va mieux. Il est terriblement pris par la vie de marin et a relâché son attention. Comme je continue à me faire passer pour un homme, il se contente de regards discrets et complices, il a cessé de me déshabiller une fois seuls dans notre cabine. D'ailleurs, personne n'a encore découvert ma véritable identité. En dehors de James, seul Vane est au courant, et le capitaine apparaît si peu sur le pont que je pense pouvoir compter sur son silence. Cependant, j'ai entendu l'équipage murmurer à son propos et si j'étais lui, je me méfierai de mes propres hommes. Ils ne semblent pas tous approuver ses méthodes, j'ai entendu dire qu'il se montrait trop cruel envers les captifs, et certains ne le jugent pas apte à être capitaine. J'espère que cette histoire ne prendra pas trop d'ampleur avant que le bateau ait touché terre !

Le 29 janvier 1718

Je suis installée à New Providence depuis trois semaines, dans une modeste cabane pas loin du bord de mer. C'est une véritable île aux pirates. Et un endroit différent de Charleston : la ville où les rues s'entrecroisent parfaitement sont remplacées par des chemins de terre sinueux et des maisons au toit de bois ; le bord de mer nu s'est transformé en magnifique plage longée de palmiers. Les habitants sont tous pêcheurs, marins ou pirates, et l'animation de la ville le soir me change des dîners en tête à tête avec mon père.

James m'a dit qu'il devait y avoir cinq cents pirates, tous venus sur cette île pour vendre leur butin, réparer leur navire, fuir les tempêtes, trouver des marins ou encore s'oublier un peu en buvant un bon rhum parfumé aux épices, une prostituée sur les genoux.

Je ne sais pas encore exactement ce que je vais faire ici. Il y a une taverne quelques rues plus loin, je pourrais aller aider la femme qui y travaille. J'ai tellement de liberté et de possibilités, je crois que même moi je ne sais plus quoi en faire. C'est merveilleux.

J'ai été me balader au bord de la mer. Comme Vane et son équipage sont repartis au bord du *Neptune*, je peux redevenir femme, alors j'ai pu mettre une robe, longer le bord de l'eau pieds nus, cueillir des fleurs de frangipaniers pour décorer mes cheveux et j'ai même poussé mon escapade jusqu'à la taverne voisine pour demander un peu d'eau afin de me nettoyer. Cela faisait depuis ma fuite de Charleston que je ne m'étais pas lavée ni changée. Je me sens pure, libre, légère. Cela m'a fait un bien fou de pouvoir me balader où bon me semblait, sans avoir peur que l'on me reconnaisse ou que l'on m'interdise d'aller plus loin. Je pouvais tout sentir, le vent chargé de sel ondulant mes cheveux, le sable glissant entre mes orteils, les pans de ma robe caressant mes jambes nues, et ceci sans personne pour m'en empêcher. Devant moi il y a l'océan à perte de vue, sa couleur changeante bleue et verte se détachait sur l'horizon. J'eus une pensée pour Matthew et tous les autres, avec qui j'avais tant parlé de la mer et imaginé des voyages. Eux sont restés au port à regarder passer les négriers, alors que moi j'évolue au milieu de pirates. Je leur souhaite de découvrir New Providence un jour.

Le 18 avril 1718

Je m'ennuie terriblement. James est parti depuis plusieurs semaines en mer avec Vane, pour des affaires alors je n'ai pas été invitée à les suivre, et je me retrouve seule au cabanon. Avec les averses de saison, je ne me promène plus sur la plage où les couleurs sont devenues ternes et l'océan trop agité. Je passe parfois des journées entières à la taverne pour aider Emily, la femme du gérant. C'est une femme très sympathique, plus âgée que moi mais pleine

d'énergie. J'aime passer du temps avec elle, elle trouve toujours de quoi plaisanter et connaît l'histoire de chacun des pirates de cette île. Son mari lui ressemble, il parle fort et sert chaque chope en souriant. Ils m'aident à passer le temps, car mes balades sur la plage se font de plus en plus espacées. Je ne ressens plus le même plaisir à me promener. C'est devenu banal et même lassant, j'ai perdu l'impression de découverte. Moi qui trouvais que cette île avait tout de la liberté, je me sens maintenant enfermée. Lorsque je longe le bord de mer, celui-ci me rappelle juste que je suis prisonnière sur un îlot de terre restreint et que, si je continuais ainsi ma route, je me retrouverais au point de départ. Et c'est là où je suis : moi qui avais fui Charleston pour vivre ma vie sans limite, je me retrouve piégée sur une île à tourner en rond et à guetter le retour de James.

A l'écriture, je me rends compte à quel point cette situation est idiote et je m'en veux de m'y être embarquée ! Je vais sortir, si je me sens enfermée à l'extérieur, c'est encore pire dans cette stupide cabane.

Enfin, je suis montée jusqu'à la taverne pour retrouver Emily et quelques autres femmes de New Providence. C'est là que nous nous réunissons quand les hommes sont partis en mer, et nombreux sont ceux qui ont fait partie de la récente expédition de Vane.

D'habitude, il ne reste assis aux tables que de vieux marins, trop âgés pour reprendre la mer. Mais à défaut de ne pas pouvoir prendre le large, ce sont souvent eux qui en savent le plus sur les histoires de pirates. La dernière fois, je les ai entendu parler d'un drôle de personnage, Edward Teach je crois, un jeune pirate qui commençait à faire sensation. Il paraîtrait que lors des assauts, il accroche plusieurs mèches enflammées à sa barbe pour terroriser ses ennemis ! Un des vieux pirates me l'a raconté car le bateau de ce Teach porte le nom élogieux de *Queen Anne's Revenge* et il se demandait si c'était parce qu'Edward avait déjà croisé ma route.

Pour en revenir à la taverne, ce jour-là elle n'était pas uniquement occupée par quelques vieux matelots, mais une petite foule se pressait à l'intérieur. Je m'approchai et tentai tant bien que mal de me frayer un chemin.

Au milieu de l'auberge, assis sur une chaise, un homme à l'air cruellement fatigué et aux habits encore mouillés, semblait raconter une histoire à l'assemblée qui l'écoutait, médusée. Il prit quelques gorgées de bière avant de continuer, dans son parler populaire : « Et là, Jack il s'avance vers le capitaine et il lui dit qu'ils ont tous bien réfléchi et que y'a rien à faire, personne n'veut plus de lui comme capitaine. Alors il lui dit qu'ils sont pas aussi cruels que lui et que s'il s'oppose pas, ils lui laissent la vie sauve mais ils l'abandonnent sur une île avec un pistolet et une seule maudite balle. Vane il tient à la vie comme une moule à un rocher, alors il accepte. Jack crie que si y'a des gens qui sont pas assez courageux pour continuer, ils peuvent partir avec l'ancien capitaine. Moi j'avais rien demandé à personne et j'aimais pas trop Jack, et comme j'savais qu'après c'était lui qui allait être nommé capitaine, j'ai préféré suivre Vane. On nous a laissé avec un autre gars, un certain Joe, comme des chiens, sur un bout d'île. Heureusement qu'un autre navire est passé par-là quelques jours après, sinon on serait tous dev'nus fous ! Ils ont laissé Vane et l'autre gars à Charleston et moi j'suis venu là. La voilà, l'histoire d'la mutinerie de Jack Rackham, et faudra pas vous étonner s'il débarque dans quelques temps ici en s'déclarant Roi des pirates. J'connais un Black Sam Bellamy qui en serait jaloux ! »

L'histoire se conclut par les applaudissements nourris de la foule. Je demandai au jeune garçon debout à mes côtés si l'on savait qui était ce Jack Rackham, car ici depuis seulement une semaine, il me semblait ne jamais en avoir entendu parler. Il me répondit qu'il était déjà venu quelques fois à New Providence et que tout le monde ici le surnommait Calico Jack, en raison du manteau rouge fait de cette fameuse matière qu'il aimait porter. Il ajouta que cette histoire ne l'étonnait pas, car Rackham était un pirate au caractère passionné qui ne s'était jamais entendu avec Vane. Ce dernier, me dit-il, était souvent la cible de critiques au sein de

l'île : la manière dont il traitait les prisonniers après un assaut était particulièrement cruelle, car il promettait de leur laisser la vie sauve s'ils se rendaient, et n'hésitait pas à leur couper la gorge dès qu'ils déposaient leurs armes. J'avais cru saisir leur mécontentement lors de ma traversée, même si nous n'avons pas eu à combattre et Vane à trahir ses engagements, je percevais leur ressentiment. Finalement, cette histoire ne m'étonne pas.

Ce qui m'intéresse, c'est plutôt ce Jack Rackham. Pour avoir fréquenté le capitaine, je sais qu'il est difficile de lui tenir tête. Mais cet homme a été assez habile et doit sembler assez fort pour que Vane capitule. Je me demande s'il a monté cette mutinerie car il n'aimait pas les manières du commandant, ou s'il aspirait simplement à plus de pouvoir. A-t-il fait cela pour sauver des vies ou pour lui-même ? Je trouve la réflexion intéressante et je serai ravie d'entendre sa propre version de l'histoire. Si j'en crois ce que l'on a chuchoté toute la soirée, Rackham ne devrait pas tarder à mouiller dans la baie la plus proche pour venir conter ses glorieux exploits. S'il cela devait arriver, je veux être là. Et son retour signifierait aussi celui de James, peut-être cela aidera-t-il à tromper mon ennui.

Le 2 juin 1718

C'est deux semaines plus tard que le *Neptune* a accosté. Presque toute l'île s'est avancée sur la plage pour le voir arriver. Il fallait voir l'agitation ! Les gens n'avaient que le nom de Rackham aux lèvres. Le navire avançait lentement, comme si le capitaine cherchait à se faire désirer. Et il y arrivait. L'impatience des gens ne cessait de grandir et les enfants ne tenaient plus en place.

Enfin, il jeta l'ancre. Le silence fut plus que religieux lorsque les pirates glissèrent la passerelle jusqu'au ponton de bois. Et soudain, Rackham apparut. Tandis que la foule hurlait, je regardais ce curieux homme.

Calico Jack était fidèle à son surnom et à sa réputation, car il arborait son long manteau rouge et, même de loin, on pouvait voir toute sa magnificence. Il avait un beau visage, encadré d'une barbe courte, et ses cheveux longs bouclaient sur ses épaules. Il descendit rapidement la planche et fondit dans la foule pour gagner la taverne d'Emily, et je ne pus suivre ceux qui s'y rendaient car une main m'attrapa l'épaule. James ! Il était sale et ses vêtements tachés, mais je le serrai tout de même dans mes bras. C'était mon mari après tout, et son retour signait la fin de mon ennui ! Il m'avoua être épuisé du voyage, entre la mutinerie contre Vane et la capture d'un navire français, et me proposa de rentrer tout de suite. Nous longeâmes un moment la plage, la nuit était tombée, et nous nous assîmes pour qu'il me raconte son voyage. J'oubliai l'ennui des dernières semaines et m'imaginai à ses côtés, à chaque instant de son récit.

Cela fait maintenant quelques heures que James s'est endormi. J'ai envie de le laisser-là et de partir. Mais encore une fois, je suis sur cette maudite île et je n'ai aucun moyen de m'échapper ! Je pense à aller passer la nuit chez Emily, je sais qu'elle a toujours une place pour moi, c'est ce qu'elle m'a dit lorsque James était loin et qu'elle avait peur que je dorme seule.

Je ne sais même plus si je suis triste ou en colère. James a recommencé, comme sur le *Neptune*, le premier soir. Nous rentrions de la plage et je lui proposais de se laver avec le peu d'eau qu'il me restait. Il ne me répondit même pas et se contenta de presser ses mains sur mes seins. Bien sûr je protestai, au début je riais même, lui disant que je ne voulais pas faire l'amour avec un homme aussi propre que les porcs du voisin. Mais il ne m'écoutait pas. Il répétait qu'il avait passé la traversée à penser à moi, à mon corps, et que c'était le moindre rôle d'une femme que d'accueillir son mari nue. Il me fit l'amour en m'embrassant de sa bouche au goût de sel, mais je n'y pris aucun plaisir.

J'ai trop peur qu'il se réveille alors que je suis encore là, surtout qu'il découvre ce cahier. Il serait capable de me le prendre.

Il faut que j'aille retrouver Emily. Je suis sûre que la taverne est encore pleine, on doit fêter le triomphe de Rackham. Un peu de musique et de bière ne peuvent pas me faire de mal, j'ai besoin de me changer les idées, de m'évader un peu.

Le 5 juin 1718

Tout a commencé la nuit où je me suis rendue à la taverne pour me distraire. J'avais vu juste et la bonne ambiance était encore présente : une partie des clients riaient en trinquant, alors que l'autre était attroupée autour de Jack pour l'écouter narrer, une énième fois, sa prise du *Neptune*. Bien que l'endroit fut un peu délabré et peu éclairé, il y régnait une atmosphère chaleureuse. Je me joignis au groupe dans l'espoir d'entendre un bout de l'histoire. Celle-ci ne différait pas de la version de l'autre pirate, même si le nouveau capitaine se plaisait à rajouter des détails pour enjoliver son exploit.

J'ignore encore si c'était le fait d'avoir été déçue par James, mais je le trouvais terriblement beau. Il semblait si fort, si passionné par la mer ! Il nous parlait du sentiment d'apaisement et de pouvoir que l'on ressentait à la barre d'un navire, de l'exaltation au sein d'un combat, lorsqu'on est transporté par le désir de vivre et que notre lame s'enfonce presque naturellement dans le corps d'un adversaire. Ses paroles me rappelèrent mes rêves enfantins, quand je m'imaginai maîtresse du monde, perchée sur mon arbre et les mains serrées autour de mon petit couteau.

C'est sa voix qui interrompit mes pensées. « Allons, vous souriez rêveusement alors que je raconte comment j'ai ouvert le crâne d'un pauvre Français ! N'avez-vous pas de cœur ? Pour une jolie femme, ces manières sont étranges. »

Je lui répondis vivement, les joues rouges, que je n'étais femme que dans la forme de mes seins et de mes hanches. Il me regarda, surpris, et continua son récit, non sans jeter un regard sur les courbes que je venais de mentionner.

C'est au levé du jour que les clients rentrèrent chez eux, saouls de bière ou de rêveries, et que je me retrouvai seule avec Emily. Je lui parlai du comportement de James, et elle me jura qu'il n'y avait aucun problème à ce que je passe quelques nuits ici. Alors que je montais à l'étage pour rejoindre ma nouvelle chambre, une modeste pièce au fond d'un large couloir, je tombai nez à nez avec Rackham.

Il me salua en me surnommant « la femme à l'âme d'homme » et je ris poliment. Puis très directement, il m'avoua que mes propos l'avaient intrigué et qu'il serait heureux de m'inviter à boire un verre de vin dans la chambre qu'il occupait, pour que je lui explique plus longuement ce qui me faisait dire de telles choses. Je ne suis pas une fille stupide, je savais très bien ce que cette invitation signifiait. Et j'acceptais.

Cela fait plusieurs semaines que nous nous retrouvons dans sa chambre et que nous nous enlaçons, nus. Jack est à la fois d'une grande douceur et d'une incroyable force. Ses étreintes me font oublier l'île, ma petite cabane de bois et James. Je n'ai pas de regret vis-à-vis de lui, il m'avait dit n'être mon mari que pour m'aider à fuir, et c'est chose faite. Je ne veux plus de ces nuits avec lui, celles où il me déshabillait au nom de notre union. Rackham peut passer des soirées entières à me regarder nue, sans penser à me toucher. Il m'achète des robes et des bijoux aux marchands de passage, me complimente, me raconte volontiers son histoire et comment il a connu le monde de la mer. Et, surtout, il m'a promis que lorsqu'il quitterait cette île, il m'emmènerait avec lui. Il me dit que c'est parce qu'il est fou de moi. Je crois n'avoir jamais éprouvé d'amour envers une personne, Berkley et James m'attiraient seulement. J'ai



envie de partir avec lui, de voguer à ses côtés. Pour cela, Jack m'a promis de se renseigner sur la pratique du divorce, pour me séparer de James et que je retrouve ma liberté. Il m'a promis que je n'aurais pas besoin de l'épouser, si je ne le souhaitais pas. Que je pouvais aller et venir à ma guise, tant que je promettais de n'aimer que lui.

Cette idée me plaît, la compagnie de Rackham est plus que délicieuse et je serai heureuse de quitter l'île, et James par la même occasion. Cela ne devrait pas être difficile, je pense que mon mari se doute de quelque chose, il ne me demande même plus où je vais quand je quitte la cabane. Après tout, ne dit-on pas « Qui ne dit mot, consent » ?

Le 4 août 1718

L'île a retrouvé un peu d'intérêt avec Jack à mes côtés. Je ris, nous nous baladons, et James semble m'oublier. Si cela continuait ainsi, je serais heureuse.

Le 6 septembre 1718

Rackham continue à me promettre que, bientôt, nous prendrons la mer. Je le souhaite, je le veux ! Depuis le début de ma relation avec Jack, James ne me parle plus, cela devient pesant. J'ai déménagé quelques affaires dans la chambre de Jack, d'où j'écris.

Je sais bien qu'en rentrant à la cabane, mon mari ne va même pas me lancer un seul regard. Il y a quelques temps, j'étais heureuse qu'il ne dise rien au sujet de mon amour avec Jack, mais je ne supporte plus son silence. Si seulement il pouvait le briser, ou si je pouvais partir loin de lui !

Le 2 octobre 1718

J'écris depuis la cabine du navire de Jack. Encore une fois, j'ai dû fuir, mais avec un autre homme. Notre départ n'aurait pas été aussi précipité si plusieurs ennuis n'étaient pas survenus.

Le premier problème, ce fut moi. Rackham avait pris le temps de se renseigner sur la pratique du divorce, espérant ainsi me libérer de James. Vane n'étant plus là pour dissoudre ce lien, c'est vers le gouverneur de New Providence, Rogers, que nous nous retournâmes. Cependant, il lui suffit d'entendre mon nom pour se rappeler de ce qui se racontait à mon sujet sur l'île : j'étais une jeune femme libertine, reniée par sa famille et mariée à un pirate. Il refusa tout simplement de m'accorder ce divorce. Et James n'arrangea en rien la situation, car il ne voulait pas rompre notre mariage.

Rogers proposa tout de même une autre solution : Si James le désirait, Rackham pouvait lui donner une certaine somme d'argent pour, en quelque sorte, racheter notre union. Et cette enflure de Bonny accepta ! Il était d'accord de m'échanger contre de l'argent, comme un vulgaire objet que l'on achèterait au détour d'une rue. Il était hors de question que je me laisse vendre ainsi. Je partis furieuse du palais et lorsque Jack me rattrapa, je lui dis ce que je pensais. Que je préférais fuir plutôt que d'être vendue. Il ne sembla pas me contredire.

Puis, le gouverneur Roger donna le coup de grâce en publiant un avis qui proposait à tous les pirates de New Providence de se rallier à sa cause, devenant corsaires et étant alors pardonnés pour leurs actes passés. Il était hors de question de voir Jack servir cet homme, lui qui était

fait pour naviguer comme bon lui semblait. Je tentai de le raisonner, lui rappelant les exploits qu'il m'avait tant racontés et les efforts, ainsi que l'intelligence, dont il avait fait preuve pour s'emparer de la place de Vane. Je rajoutai qu'il n'allait pas faire comme ce traître de James, qui, lui, avait courut offrir ses services à Rogers. « Qu'allons-nous faire, alors ? » me demanda-t-il.

C'est à ce moment que je lui proposais de prendre la mer, comme il me l'avait promis, avec son équipage. Car oui, c'était tout ce que je désirais. Je ne voulais pas voir un homme aussi brillant que lui se plier aux ordres d'un gouverneur à la perruque bouclée ridicule et il était hors de question pour moi de rester sur cette île, attendant le retour de Jack, parti en mission pour le gouverneur. Oui, je voulais partir. J'ai déjà été reniée par ma famille, peut-être devrais-je aussi devenir une hors-la-loi. Si c'est le prix à payer pour la liberté, je suis prête.

Mes arguments ne mirent pas longtemps à cheminer dans l'esprit de Jack qui accepta, soulignant que c'était au nom de notre amour. Nous réunîmes rapidement les hommes de la mutinerie qui n'avaient pas basculé du côté du gouverneur, Jack se sépara du *Neptune* et se décida pour le *Curlew*, un sloop marchant réputé pour être le plus rapide des Caraïbes, Emily nous donna de bon cœur du lard, du poisson, du fromage ou encore de la bière, et nous étions prêts. Je ne fis même pas mes adieux à James, je n'en avais pas l'envie. Lui non plus, sûrement. J'attendis qu'il soit absent pour retourner au cabanon et emporter quelques affaires.

Il y a encore quelques heures, nous étions sur le pont et je voyais l'île s'éloigner. Maintenant, elle a totalement disparue. Enfin. Mais je reste Anne Bonny.

Le 22 décembre 1718

Je goûte enfin à la vie de pirate. Pirate, c'est maintenant ainsi que l'on nous nomme, puisque nous avons refusé de nous soumettre à la loi du gouverneur. Je découvre ses merveilleux aspects et ces défauts. Parmi ces derniers, il y a la rudesse de la vie en mer, la saleté, la faim, la mort. Avec l'équipage non plus ce n'est pas toujours facile, tous ne sont pas habitués à avoir une femme avec eux. Je vois bien que certains sont gênés lorsque je m'assied à leurs côtés pour manger, ou encore lorsque je rejoins Jack à la barre. Oui, nous avons décidé de ne pas mentir sur mon sexe. Justifier ma place dans la cabine de Jack aurait été l'un des nombreux inconvénients. Je reste cependant vêtue de chemises et de pantalons de toile, des habits nettement plus adaptés à la vie en mer.

Cependant, je peux comprendre ces pirates : les femmes sont mal vues sur un navire et cela doit les déranger de voir ce qu'ils nomment le sexe faible seconder un capitaine. Mais jusque là, ils se taisent et je fais tout pour leur plaire. Je veux à tout prix éviter une mutinerie à l'encontre de Jack, ce serait absurde !

Il y a quelques semaines, j'ai vécu mon premier combat. Le gouverneur Rogers avait très vite lancé un bateau à notre recherche, après tout nous étions de véritables rebelles, et celui-ci nous rattrapa deux semaines après notre départ. C'est un jeune homme, d'à peine quelques années de plus que moi, qui s'occupait de recoudre une voile qui le vit en premier. Il hurla et aussitôt, ce fut le désordre le plus total sur le pont. Chaque pirate courrait chercher ses armes dans la cale et tous hurlaient. Par crainte ou pour se donner du courage, je l'ignore encore. Moi, j'avais peur. Enfant dans le port ou avec Jack, j'avais déjà essayé de me battre, mais jamais je n'avais été confrontée à un véritable combat.

Lorsque le navire de Rogers fut assez proche, le *Curlew* envoya quelques coups de canon sur les voiles ennemies pour le freiner et l'effrayer, mais les corsaires ne semblèrent pas impressionnés. Je voyais Jack s'agiter, il avait peur. Ce n'était pas le seul, tous les pirates

attendaient, le regard rivé sur le navire ennemi. Moi aussi je tremblais. Un coutelas à ma ceinture et un mousquet dans la main, je restai droite et fière. Je me répétais tous les conseils de l'équipage qui m'avait appris à me battre, lors des longs après-midis où le vent ne soufflait plus, nous empêchant ainsi de naviguer, et où nous nous amusions avec nos sabres pour nous occuper. Jack nous offrit à chacun une lampée de rhum pour nous encourager. Cela m'étourdit mais je ne tremblais plus.

Dans un dernier espoir, Jack attendit que l'autre bateau soit face à nous pour lui hurler de se rendre s'il voulait éviter un carnage et de nous laisser en paix, jurant que nous ne nous attaquerons pas aux autres navires du Gouverneur. Mais de cet avertissement aussi, l'autre capitaine n'en fit rien, et le premier coup de feu partit. Il toucha un de nos jeunes pirates en pleine poitrine et celui-ci fut éjecté contre le mat. Et le combat commença.

Les grappins furent jetés et quelques coups de feu échangés. Puis nous hissâmes des passerelles entre les deux navires et nous nous lançâmes à l'abordage. Je hurlai de toutes mes forces en tirant avec mon mousquet. Je ne comptais même pas mes victimes, seul survivre était important. Lorsque j'en eus fini de ma réserve de balle, je pris le coutelas à ma ceinture. Je ne peux même pas donner plus de détails, tant le combat était exaltant.

Je pensais à mon enfance et à mon désir de vivre. Maintenant j'en avais enfin l'occasion et il était hors de question de mourir. C'est peut-être cette pensée qui me donna la force de me battre. Quoiqu'il en soit, je ne péris pas. Je repris mes esprits debout, sur le pont, la chemise tachée du sang de mes ennemis. Autour de moi, certains de nos hommes se relevaient en gémissant, quelques uns mourraient dans un dernier soupir, pendant que d'autres achevaient les hommes de Rogers. Nous avons gagné.

Alors que certains pirates, encore sous l'emprise de la rage, se jetaient sur le rhum pour se calmer, j'aidais Jack. Ensemble, nous désignâmes quelques hommes chargés de fouiller le navire du Gouverneur, pendant que nous nous occuperions des corps. Nous étions trop loin du rivage pour nous permettre de les garder et de les enterrer, alors sur l'ordre de Jack, je descendis dans les cales chercher quelques boulets de canons. Il fallait en accrocher deux à chaque mort puis le hisser par-dessus bord pour laisser ensuite la mer l'engloutir. « Si le mort remonte à la surface, c'est qu'il viendra bientôt te chercher. » m'avait appris un des vieux pirates de la taverne d'Emily.

Nous portions le dernier mort lorsque les hommes chargés d'inspecter le navire revinrent. Ils avaient trouvé de l'or, de l'eau fraîche, du lard et quelques céréales. Jack entreprit de compter le butin, qu'il distribua plus tard à chacun de nous, puis remis la nourriture au maître coq.

Ce combat n'était que le premier, je sais qu'il y en aura d'autres et un jour, nous perdrons.

Le 1 février 1719

Ce n'est pas toujours simple avec Jack. Il m'aime mais craint tellement une mutinerie qu'il ne songe même pas à me défendre lorsque je dois faire face aux remarques des autres membres de l'équipage sur ma féminité. En plus, le vent ne souffle plus depuis quelques jours, le bateau n'avance pas. Nous tournons en rond sur le pont, même les jeux de dés ou les chansons ne nous divertissent plus. Nous craignons de nous faire attaquer alors que bateau est immobilisé, ce qui n'aide pas l'équipage à garder son calme. J'ai entendu un murmurer que c'était de ma faute, « celle de la femme à bord. » Comme Jack ne disait rien, j'ai menacé de mon coutelas celui qui m'accusait, lui proposant de se battre, assurant que si une femme n'était pas faite pour la piraterie, j'étais alors obligée de perdre. Ce bougre a refusé, sans doute trop effrayé ! Depuis, je n'ai plus eu le droit à aucune remarque. J'espère que le vent soufflera bientôt.

Le 26 juin 1719

La dernière fois je priais le vent de souffler, et maintenant c'est un début de tempête qui s'amène. J'écris peu, j'essaye d'être le plus présente possible sur le pont pour bien me faire voir, et j'ai trop peu d'intimité pour me livrer à un tel passe-temps. Et si, en plus, nous devons affronter une pluie torrentielle, je me dois d'être aux aguets.

Le 20 septembre 1719

Il y a quelques semaines nous avons capturé un navire hollandais. Rien d'exceptionnel, nous avons fait de plus belles prises, mais plusieurs de ces pirates ont accepté de se joindre à nous. Six nouveaux, pour être précise. L'un d'eux se démarquait : il était plus petit que les autres, sans doute plus jeune, il avait des traits fins et gracieux et il nageait dans des vêtements trop larges. On aurait dit un jeune homme perdu dans un monde qui ne lui correspondait pas. « Quel est ton nom, jeune homme ? » Il se présenta comme étant Willy Read, ancien soldat aux Pays-Bas. Sa voix était tout aussi fluette que son physique, et je trouvais amusant qu'avec une stature pareil, il ait combattu sur un champ de batailles. Cela faisait longtemps qu'un homme ne m'avait plus attirée. Peut-être était-ce parce que ces temps la vie était plus difficile avec Jack, ou alors c'était la douceur de ce nouveau venu qui me fascinait.

J'attendis le repas du soir pour me glisser à ses côtés. J'eus beau le questionner sur sa vie, il accepta seulement de me raconter ses années de soldat. Un homme bien mystérieux ! Je ne le quittai pas de la soirée, essayant tant bien que mal de le faire parler. Ce n'est qu'à la nuit tombée, lorsque l'équipage se divisa entre marins saouls et dormeurs, que Willy se livra à moi. Nous étions tous les deux assis sur le pont, lorsqu'il se pencha vers moi et me murmura à l'oreille que j'étais une incroyable femme et qu'en l'honneur de ma généreuse poitrine, il était prêt à se confier. Il se mit alors à défaire lentement sa grande chemise, moi je me sentais brûler de l'intérieur, et me dévoila son torse. Quelle ne fut pas ma surprise d'y découvrir deux jolis seins ! Je me souviens du rire de Willy lorsqu'il vit mon étonnement. Ou plutôt Mary, devrais-je dire, car tel était son vrai nom. Lorsqu'elle se fut rhabillée, car comme moi plus jeune elle voulait cacher sa véritable identité, elle me raconta son histoire.

Elle était née en Angleterre et dû rapidement se faire oublier en tant que femme pour survivre. En effet, sa mère l'habilla dès sa naissance comme un garçon, la faisant passer aux yeux de sa belle famille pour son fils, qui était en réalité décédé, et ainsi bénéficiaire de leur aide. Mary se plut en tant qu'homme et dès qu'elle put, elle se fit engager comme marin sur un navire de guerre. Elle se retrouva cependant bien vite soldat, car ils manquaient d'hommes à terre. Elle me raconta avoir rencontré l'homme de sa vie, soldat lui aussi, sur le champ de bataille. Ils se marièrent et le temps d'une paix, ouvrirent ensemble une auberge, et vécurent quatre années paisibles. Mary me confia que ce furent les seules années où elle se plut à vivre comme une femme. Mais la guerre les rappela et son mari ne s'en sortit, hélas, pas vivant. Elle retrouva ses habits d'hommes, sa solitude, et décida de s'embarquer sur un navire hollandais. Elle servit quelques temps avant qu'ils ne perdent face à des Anglais, dont elle rejoignit l'équipage pour devenir pirate, puis ceux-ci perdirent à leur tour et c'est ainsi qu'elle échoua à bord du *Curlew*. Quelle femme au parcours incroyable ! Le mien semble bien plus calme. Mais je sais que j'ai trouvé en Mary une alliée précieuse. Moi qui me sentais délaissée par Jack, je retrouve mon courage.

Le 2 octobre 1719

Quelle drôle d'histoire ! Hier soir, alors que Jack jouait aux cartes avec ses hommes, j'invitai Mary à me rejoindre dans ma cabine. Nous parlions simplement, lorsque Rackham fit irruption, un pistolet à la main. Il vit que je n'étais pas seule et entra dans une colère noire. Il cria qu'il nous avait enfin attrapés, Willy et moi, en train de fricoter, et que cela faisait plusieurs jours qu'il voyait nos regards complices et qu'il avait compris que nous couchions ensemble. Je ne pus m'empêcher de rire, Mary de même, et nous nous vîmes obligé de lui confier notre secret. La jalousie de Jack était si forte que Mary dû même lui dévoiler sa poitrine. Notre capitaine était si confus ! Cela nous amusa encore plus. Je suis contente qu'il soit également dans la confiance, peut-être qu'avec deux femmes à son bord, il fera taire les pirates mécontents de ma présence.

Le 13 mars 1720

Hier, ce fut encore un magnifique combat et la prise d'un navire marchand rempli de nourriture. Même si nous touchons terre bientôt et pourrons alors nous ravitailler, cela fait plaisir de pouvoir manger du lard avec un peu de pain et de boire autre chose que la vieille eau qui stagne dans nos cales.

Mary m'a suggéré quelque chose de drôle pour les combats, et je dois dire que son conseil est amusant : avant de me lancer à l'abordage, je retire ma chemise et laisse mes seins à la vue de tous. Cela surprend tellement nos ennemis de voir une femme, ou peut-être juste une poitrine, qu'ils semblent déstabilisés quelques instants et cela nous donne l'avantage ! Heureusement que Mary est là, car la vie avec Jack devient de plus en plus difficile. L'autre soir, j'ai eu le malheur de lui faire remarquer que les hommes étaient fatigués et que s'il ne voulait pas perdre lamentablement lors du prochain assaut, nous ferions mieux de faire escale. Il s'est emporté en disant que l'équipage était le sien et que je n'avais pas à lui dire comment gouverner son navire. Cet amour pour le combat et la gloire qui faisait de lui un homme si attirant à New Providence me lasse. Il ne songe qu'aux prises, négligeant son équipage. C'est pour cela que je passe mon temps avec Mary, elle a la douceur féminine et le calme qui manquent à Jack.

Le 17 mai 1720

Après deux mois de plus en mer à souffrir de la faim et de la fatigue, nous avons enfin touché terre. J'ai dû faire pression sur Jack et cela nous a valu une nouvelle dispute, mais au moins j'ai pu permettre aux hommes de se reposer.

A peine avons nous jeté l'ancre que les membres de l'équipage se précipitèrent à terre, leur fortune en poche, pour le dilapider en repas chaud, en alcool et en femmes. Chacun partit de son côté, même Jack, et je me retrouvai seule avec Mary et Matthew, un homme qui s'était joint à nous après la capture de son navire. Nous nous rendîmes à la taverne la plus proche et, à coup de rhum, nous fêtâmes nos dernières victoires. La salle était pleine et bien vite nous fûmes le centre de l'attention et l'on nous payait des chopes pour nous encourager à raconter nos combats merveilleux. Même en Jamaïque ils avaient entendu parler de nous ! Le redoutable Calico Jack et sa compagne, une femme aussi séductrice que dangereuse. Je pris tous ces compliments avec plaisir, même si aujourd'hui je suis incapable de me rappeler de ce qu'il me fut exactement dit. Ce furent mes derniers souvenirs de la soirée, ces hommes qui lorgnaient mes seins et m'acclamaient, tout en se pressant pour m'offrir de quoi boire. Puis de

cet homme, plus beau que les autres, qui se serrait contre moi en me murmurant à l'oreille que j'étais la reine des pirates. Ce sont dans des circonstances plus qu'obscurées que je me retrouvai dans une chambre avec lui. Lorsque je me réveillais, j'étais nue et nous étions enlacés. Je partis rapidement et remontai sur le *Curlew*. J'écris depuis ma cabine, Jack n'est pas encore rentré. Il s'est sûrement saoulé la veille et n'est pas encore réveillé. J'étais trop fière de mes exploits et énervée contre Rackham, c'est pour cela que je me suis laissée aller à de telles bêtises. J'espère que Jack ne l'apprendra jamais, et que cet homme, je crois me rappeler qu'il s'était présenté comme Michael Radcliffe, médecin, se taira. Moi qui suppliais mon capitaine de mettre pied à terre, ce serait trop idiot que je doive y rester pour la fin de mes jours ! Je vais me taire et garder cet écart pour moi. Personne n'en saura jamais rien, et les tensions de l'équipage apaisées par notre escale, je pourrais reprendre une vie calme avec Jack.

Le 24 août 1720

Cela fait plusieurs semaines que mon ventre me pèse et que je ne peux plus manger sans vomir après. J'ai pensé que c'était le temps passé en mer qui me faisait du mal, la houle qui me rendait malade. Mais au fil des jours, je vis que moins je pouvais manger, plus mon ventre s'arrondissait. Je crois que j'attends un enfant. Cela ne doit pas être celui de Jack, cela fait quelques mois que nous ne faisons plus l'amour, mais celui de ce médecin de Jamaïque. Nous sommes trop loin de la côte pour que j'aie chercher une guérisseuse qui me l'enlève, et je ne peux en parler à personne sur le navire. Si Jack ou l'un des membres de l'équipage venait à l'apprendre, je serai obligée de descendre à terre. Je ne veux pas être contrainte d'abandonner le navire, de rester dans un lit pendant les prochains mois puis de devoir passer encore plusieurs années à m'occuper de cet enfant. Comme j'ai pu être idiote de me venger de Jack en couchant avec un autre homme ! Je maudis le rhum et l'amour. Je n'ose même pas en parler à Mary, j'ai entendu dire qu'elle fréquentait personnellement un des garçons de l'équipage, Matthew qui aurait découvert d'un coup d'œil sa féminité, et j'ai peur que, folle d'amour, elle aille lui raconter mes histoires.

Le 6 septembre 1720

Je ne supportais plus de garder le silence et mon ventre se faisait de plus en plus gros. Lors des attaques, je me tiens derrière l'équipage et je n'ouvre plus ma chemise pour impressionner les ennemis. J'ai essayé d'aplatir ces rondeurs sous des bandes de tissus serrées, mais cela ne fait qu'augmenter la douleur. Je me terrais de plus en plus dans ma cabine, évitant les repas. Un soir, Mary vint me voir. Elle me surprit en train de vomir et faillit avertir le reste de l'équipage, pensant que j'étais malade et que je pouvais être contagieuse. Je fus obligée de me confier à elle. Et là ! Elle se mit à rire. Je ne peux pas oublier son rire joyeux, et j'en fus presque vexée. Alors elle souleva sa chemise et me montra son ventre, légèrement arrondi. Elle me dit simplement « Moi aussi. » et nous nous jetâmes l'une dans les bras de l'autre. Jack passa la nuit à la barre, et moi je restai avec Mary. Nos ventres ronds et nus se touchaient, et j'ai encore de la peine à croire que chacun d'eux contenait un enfant à venir. C'était un tel hasard ! Nous dormîmes l'une dans les bras de l'autre, et j'étais heureuse de la savoir là. Nous avons fait la promesse de ne pas nous dénoncer, et de trouver un moyen d'être à terre lorsque le moment de mettre l'enfant au monde viendra.

Le 10 octobre 1720

Depuis que nous avons quitté la Jamaïque, un navire espagnol nous suit. Jack a d'abord pensé que c'était un pur hasard et que ce navire allait changer de cap, mais le bateau ne nous lâche plus. Il se rapproche de nous de jour en jour. J'ai peur d'avoir à me battre, mon état ne me le permet pas. Mes mouvements sont désordonnés, je n'arrive plus à courir, j'ai perdu ma vivacité. Je ne veux pas mourir.

\* \* \*

Le 20 décembre 1720

Je suis vivante, mais ce n'est plus qu'une question de jour. J'écris depuis la cellule d'une prison de Spanish Town. Je crois que Mary se trouve dans celle d'à côté, j'y entends une femme gémir depuis quelques jours. Si c'est elle, je ne donne pas cher de sa peau, elle répète qu'elle veut vivre mais je sens la souffrance dans le son de sa voix.

Jack et le reste de l'équipage ont été pendus hier. Je n'ai pas vu l'exécution, mais j'ai entendu la foule hurler lorsque la corde a serré leur cou. Même si je n'ai pas pleuré, cela me fait de la peine de savoir que mes dernières paroles à l'intention de Jack, lorsque nous fûmes descendus à terre de force par les hommes de Barnet, furent « Si tu t'étais battu comme un homme, tu n'aurais pas été pendu comme un chien. » Après tout, c'est à lui que je devais ma vie en mer.

Notre capture fut rapide mais violente. Le bateau qui nous chassait depuis plusieurs jours se montrait rapide, et il fut vite à notre hauteur. Et lorsqu'il fut assez proche, nous nous rendîmes compte que nous l'avions sous-estimé. Jack ne cessait de nous répéter que ce n'était qu'un petit navire, envoyé par la Jamaïque pour nous dissuader de revenir mouiller dans leur port. Mais il n'en était rien : c'était un énorme bâtiment, remplis à raz bord de marins prêts à sacrifier leur vie pour tenter de nous enlever la nôtre. Nous eûmes beau nous battre comme des diables, jamais je n'avais autant hurlé en portant mes coups, la plus grande partie de notre équipage mourut, et l'autre fut emmenée à terre pour être jugée. Il ne restait qu'une quinzaine de pirates, dont Jack et Mary. Son propre homme, Matthew, n'avait pas survécu. Nous avons trouvé plus forts que nous, nous les pirates tant redoutés.

Le procès eut lieu le 28 novembre. Jack et le reste des hommes furent condamnés sans discussion à la pendaison. Pour Mary et moi, ce fut plus délicat. Nous portions chacune un enfant, et il était malvenu de pendre une femme qui avait en elle une âme encore innocente. Les juges se montrèrent cléments et nous autorisèrent à mettre l'enfant au monde avant de finir au bout de la corde. Je ne sais pas si je suis heureuse d'avoir encore quelques mois à croupir dans cette cellule. Tout y est humide et mon ventre me fait mal. Quand certains se plaignent de dormir dans des cales, je leur souhaite de ne jamais finir en geôle !

Je n'ai qu'une feuille de papier, je l'ai demandée au gardien en prétextant vouloir écrire une dernière fois à mon père, alors je me perds dans ce que je raconte. Mon cahier est resté dans la cabine du *Curlew*, il sera sûrement brûlé. Je n'ai pas besoin de le relire, j'ai encore quelques mois pour me rappeler de ma vie, mais je regrette que ce carnet finisse ainsi.

Je n'ai pas à me plaindre de ce que j'ai vécu, finalement, j'ai toujours pu faire ce que je voulais. Pour cela j'ai dû décevoir, fuir et tuer, mais peut-être est-ce le juste prix. J'espère que ce n'est pas la fièvre qui me prend, car je me trouve à rire toute seule : moi qui ai toujours rêvé de liberté, c'est de l'ironie que de finir ma vie enfermée dans une cellule ! Mais peut-être que ce n'est pas véritablement la fin.

Si jamais j'envoyais réellement cette lettre à mon père et si elle lui parvenait, je veux qu'il soit assuré de sa véracité. C'est pour cela que je la signe, en mon âme et conscience :

Je suis Anne Bonny, née Cormac, et cette lettre est la dernière chose qui m'appartienne.

\* \* \*

*Le journal d'Anne Cormac fut retrouvé dans une cabine du Curlew par Barnet lui-même, qui conserva le document à titre de preuve. Les derniers mots d'Anne furent effectivement envoyés à son père et celui-ci garda cette lettre comme témoignage familial. Après cette lettre, il n'existe plus de nouvelles d'Anne. Certains prétendent que William Cormac serait venu payer pour la sortir de prison, d'autres qu'elle se serait échappée pour vivre avec son enfant et le père de celui-ci, ou encore qu'elle aurait fini sa vie sous l'identité d'un autre pirate.*